

14

LE FILS D'UNE COMÉDIENNE

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. LÉON ET FRANTZ BEAUVALLET

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre Cluny
le 17 décembre 1873.

DIRECTION DE M. ROGER



PARIS
TRESSE, ÉDITEUR
GALERIE DE CHARTRES, 10 ET 11, PALAIS-ROYAL

MDCCCLXIV

Droits de traduction et reproduction réservés.



PERSONNAGES

MM.

GAETAN DE SAMBREUIL, comédien de province.....	ARISTE.
ROBERT DESVARENNES, officier de marine, 20 ans.....	RENÉ DIDIER,
LE MARQUIS DE PRÉAULIN.....	FLEURY.
DUROSIER, poète amateur.....	VICTOR GAY.
LE VICOMTE DE TORIGNY.....	BLUGNIO.
ROZEBELL, photographe artistique..	DURNEL.
LE DOCTEUR LAUNOIS.....	SARRÉ.
FRANÇOIS, valet de chambre du marquis.....	TEILLET.

MM^{lles}

PAULA, comédienne, mère de Robert.	CÉCILE GERMA,
CHRISTIANE, petite-fille du marquis.	WILSON.
HÉLÈNE DUROSIER.....	CH. RAYNARD.
MADAME SOPHIE, ouvreuse.....	CAR. GILBERT..
JEANNETTE, servante de Paula.....	DE MONGE.
LA GRANDE ZAZA	BLANCHE VERTEUIL
LA BOUQUETIÈRE.....	VASSELET.
DAME ANGÈLE	A. PHILIBERT.
MADAME ALFRED, ouvreuse.....	CÉLESTINE.

MM.

L'INSPECTEUR	LECŒUR.
L'AUTEUR BLOND	OLONNA.
L'AUTEUR BRUN.....	DE NANGIS.
LE BARON.....	MARQUIS.
LE COIFFEUR.....	VALLOIS.
UNE FEMME DE CHAMBRE.....	

A Enghien et à Paris, de nos jours.

S'adresser, pour une mise en scène plus détaillée, à M. J. Richard, régisseur général du Théâtre-Cluny.

LE FILS D'UNE COMÉDIENNE

ACTE PREMIER

Chez le marquis de Préaulin, à Enghien. — Petit salon ouvert au fond sur le jardin. A gauche du public, piano, et fenêtre avec une glace sans tain. Près du piano, causeuse. Cheminée à droite. — A droite, au fond, grande volière. Fauteuils, chaises, vases de fleurs, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANÇOIS, DAME ANGÈLE. (*François, jardinier, est au milieu du théâtre, un cahier de papier à la main, et déclame.*)

FRANÇOIS, avec emphase.

Ce jour est donc venu, ce jour si plein de charmes,
Où le bonheur ici doit remplacer les larmes !...

DAME ANGÈLE, appelant.

M. François...

FRANÇOIS, sans se retourner.

Voilà ! (*reprenant.*)

Je ne suis, je le sais, qu'un simple serviteur.

Mais voir mon maître heureux...

DAME ANGÈLE, lui secouant le bras.

M. François, allez donc tirer de l'eau et arroser le jardin !

FRANÇOIS, *indigné.*

Madame Angèle !... puiser de l'eau... me plonger dans la réalité, quand je suis en train de voltiger dans l'idéal... (*Dame Angèle hausse les épaules.*) car je voltigeais... (*reprenant :*)

Je ne suis, je le sais, qu'un simple serviteur...

DAME ANGÈLE.

Qui ne fait jamais son service...

FRANÇOIS, *déclamant toujours.*

Qui ne fait jamais... (*s'arrêtant.*) Madame Angèle, vous ne comprenez pas la poésie !

DAME ANGÈLE.

Je parie que c'est M. Durosier, notre voisin de campagne, qui vous a tourné la tête avec ses pièces de théâtre.

FRANÇOIS.

M. Durosier est un poète... Ces vers que je lisais sont de lui. Il manque peut-être un peu d'expérience, mais il y a de l'étoffe. Comme M. le marquis, notre maître, vous le méconnaissiez ; mais, en dépit de vos critiques, il arrivera !

DAME ANGÈLE.

Vous êtes fou !

FRANÇOIS.

Et puis, en somme, nous avons bien le droit de nous occuper un peu de choses divertissantes... puisque M. le marquis de Préaulin est le maître le plus bougon que j'aie jamais servi.

DAME ANGÈLE.

M. le marquis est vieux...

FRANÇOIS.

Il est vieux, je le sais, ce n'est pas de sa faute... mais moi, maintenant, j'ai besoin d'un maître gai.

DAME ANGÈLE.

Allez donc arroser le jardin... il fait un soleil dévorant.

FRANÇOIS.

Cela m'humilie, mais j'y vais tout de même... Mais voyons, croyez-vous que l'homme qui a écrit ces vers :

Ce jour est donc venu, ce jour si plein de charmes...

DAME ANGÈLE, *le poussant dehors.*

Mais allez donc...

FRANÇOIS, *rentrant de force et déclamant toujours.*

Où le bonheur ici...

DAME ANGÈLE, *le poussant.*

Voulez-vous vous sauver ! (*François disparaît. — Seule.*)
Décidément, M. Durosier lui fera perdre la tête ! (*Entrée
de Christiane.*) Ah ! mademoiselle Christiane !

SCÈNE II

CHRISTIANE, MADAME ANGÈLE.

CHRISTIANE, *entrant.*

Ah ! c'est bon de respirer !... Est-ce ennuyeux de déjeuner de si bonne heure... on ne sait plus quoi faire de sa journée !

DAME ANGÈLE.

Habitude de province, mademoiselle Christiane ! Monsieur le marquis, votre grand-père, veut conserver religieusement les us et coutumes de sa jeunesse. Lever à sept heures du matin, collation à dix heures sonnante...

CHRISTIANE, *continuant sur le même ton.*

Dîner à quatre heures et demie, et à huit heures du soir le thé... ce thé éternel, toujours servi dans les mêmes tasses, par le même valet de chambre, et autour duquel on dit toujours les mêmes choses...

DAME ANGÈLE,

Vous ennuyez-vous ici ?

CHRISTIANE.

Non !... mais, pensez donc ! Il y a un an, ma dix-huitième année étant révolue, mon grand-père est venu me chercher au couvent, et, voyant s'ouvrir les portes de cette prison pieuse, mon cœur battait de joie ; mais à peine arrivée ici, à Enghien, ma captivité recommencée... aussi rigoureuse, aussi impitoyable !... On ne sort que rarement, on ne voit personne ! Le plaisir le plus futile est banni, et

je ne puis désirer le plus naïf divertissement sans voir se rembrunir le front de mon aïeul...

DAME ANGÈLE.

D'accord, mon enfant !... mais si les divertissements vous manquent, la tendresse ne vous fait point défaut !

CHRISTIANE.

Oh ! certes !... vous, ma bonne madame Angèle, qui êtes ma gouvernante depuis que je sais babiller et marcher !... Vous qui avez connu ma mère et mon père, morts aujourd'hui, vous m'aimez comme votre fille...

DAME ANGÈLE.

Oh ! pour cela, oui !

CHRISTIANE.

Quant au marquis, il n'a qu'une affection au monde... sa petite Christiane ! Je suis reconnaissante de ces sympathies, mais j'ai dix-neuf ans, ma bonne madame Angèle... (*Elle s'appuie sur l'épaule de dame Angèle, d'un ton câlin.*) Je ne suis pas trop laide...

DAME ANGÈLE, *souriant*.

Hum ! hum !...

CHRISTIANE.

Et j'ai bien le droit de penser à ces fêtes auxquelles toutes les jeunes filles de mon âge sont conviées !

DAME ANGÈLE, *remontant*.

Silence ! Je crois que M. le marquis se lève de table !...

CHRISTIANE.

Oh ! non ! Il est en grande conversation avec M. le vicomte de Torigny... notre voisin.

DAME ANGÈLE.

Vous vous plaignez de ne voir personne !... M. de Torigny est pourtant quelqu'un...

CHRISTIANE.

Oh ! quelqu'un ! quelque chose tout au plus !

DAME ANGÈLE.

Il vous déplaît ?

CHRISTIANE.

Pourquoi me plairait-il ?... Un homme qui n'aime que ses chiens et ses chevaux !

DAME ANGÈLE.

Votre grand-père, cependant, le tient en grande estime.

CHRISTIANE.

Mon grand-père aime tous ceux qui sont de son avis, et M. de Torigny se garderait bien de le contredire..

DAME ANGÈLE.

Il doit avoir ses raisons pour cela !

CHRISTIANE.

Je les connais ! Il veut demander ma main, voilà tout !...

DAME ANGÈLE, *feignant la surprise.*

Bah !...

CHRISTIANE.

Vous ne vous en doutiez pas ?

DAME ANGÈLE, *souriant.*

Oh ! si !

CHRISTIANE.

Et depuis trois mois qu'il vient ici quotidiennement, vous pensez bien qu'il a eu plus d'une occasion de me laisser deviner ses intentions.

DAME ANGÈLE.

M. le marquis ne vous mariera pas sans votre consentement.

CHRISTIANE.

J'ai trop de foi dans sa tendresse pour redouter, de sa part, quelque violence !

DAME ANGÈLE, *qui est remontée.*

Cette fois, M. le marquis s'est levé de table ! Le voici appuyé sur le bras de M. de Torigny...

SCÈNE III

LES MÊMES, LE MARQUIS, DE TORIGNY. (*Entrée du marquis, tout en noir. Ils s'appuie sur le bras de Torigny. Favoris blonds, monocle, l'air prétentieux.*)

LE MARQUIS, à Torigny.

Alors, mon cher voisin, vous me disiez que vos chienne-
nes écossaises...

TORIGNY

Très délicates, monsieur le marquis, s'acclimatant difficilement.

(Le marquis vient s'asseoir à droite. Torigny reste debout devant lui. Christiane va au piano.)

LE MARQUIS, à Torigny.

Et votre alezan bai-brun ?

TORIGNY.

Couronné ! Un de mes amis à qui je le prêtai, fit cette belle prouesse !

LE MARQUIS.

Vous adorez vos chiens et vos chevaux ?

TORIGNY.

J'en fais une question de luxe et de sympathie !... Croiriez-vous que toutes les nuits, je me relève pour descendre visiter mes chenils et mes écuries ?

...(A ce moment, Christiane joue un morceau au piano. Torigny se tourne vers elle.) Oh !... mais pardon. Je cause, je pérore... tandis que vous fûtes tout pour nous charmer ! Délicieux, cet air !... de qui, mademoiselle ?

CHRISTIANE.

De Schubert ! *(Elle referme le piano et se lève.)*

TORIGNY, à part, d'pité.

Toujours aussi aimable !... *(Haut.)* Et alors, monsieur le marquis, c'est bien décidé... Vous quittez Enghien ?.. Vous vendez cette maison ?

LE MARQUIS.

Dès qu'un acquéreur se sera présenté !

CHRISTIANE, allant au marquis, à droite.

Quoi ! grand-père, tu vends cette maison ?..

LE MARQUIS.

Oui ! mon enfant ! Ici, vois-tu, il y a encore trop de bruit et c'est encore trop près de Paris..

CHRISTIANE, avec inquiétude.

Où donc irons-nous ?...

LE MARQUIS, souriant.

Eh bien ! au château de nos aïeux, qui est abandonné

aujourd'hui à des régisseurs inintelligents et qui menace ruine ! Là, l'écho n'apporte pas les rumeurs lointaines ! Là, c'est le repos... (*soupirant*) et l'oubli !...

CHRISTIANE.

Mais, grand-père, je n'ai pas encore besoin d'oublier !...

TORIGNY.

Vous trouverez dans cette nouvelle existence, mademoiselle, un charme inconnu... Les longues veillées auprès de la haute cheminée, les promenades à travers bois... nous chevaucherons parfois côte à côte...

CHRISTIANE.

Nous accompagnerez-vous donc, monsieur ?

LE MARQUIS.

M. de Torigny m'a fait promesse de nous rendre souvent visite...

CHRISTIANE.

Sincèrement, grand-père, j'eusse préféré...

LE MARQUIS, *se levant et la prenant par les mains*.

Voyons, mignonne, fais encore quelque temps mes volontés... je ne te les imposerai pas toujours ?

CHRISTIANE, *se jetant dans ses bras*.

Oh ! grand-père !

LE MARQUIS.

Je suis ermite et je veux emmener tous ceux que j'aime dans mon ermitage !... Tous les plaisirs d'autrui, je les repousse ! Bals, théâtres, j'ai tout cela en aversion ! Mais, encore une fois, mes bizarreries auront bientôt un terme ! (*Il embrasse longuement Christiane.*)

FRANÇOIS, *rentrant*.

Monsieur le marquis sort-il à pied ?...

LE MARQUIS, *se levant*.

Oui ! oui ! je ferai le tour du lac, tout simplement, en compagnie de M. de Torigny, si toutefois, monsieur le vicomte, vos idées de promenade ne sont pas changées...

TORIGNY, *très pressé*.

Monsieur le marquis ! je suis à vos ordres, toujours et sans cesse !

DAME ANGÈLE, *rentrant de nouveau.*

Mademoiselle Christiane, voici mademoiselle Hélène Durosier !

SCÈNE IV

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *gaie, pimpante. Elle est en chapeau de paille et tient une brassée de fleurs.*

Bonjour.

HÉLÈNE, *accourant vers Christiane.*

Christiane ! *(Elle s'arrête à la vue du marquis.)* Ah ! pardon, monsieur le marquis, je ne vous avais pas aperçu...

LE MARQUIS, *à qui dame Angèle a donné son chapeau.*

Suis-je donc bien effroyable que ma mine seule arrête toute expansion ? Embrassez votre amie, mademoiselle Hélène. *(Hélène va embrasser Christiane sur les deux joues.)* Et venez à présent que je vous rende son baiser. *(Il embrasse Hélène au front.)* Là !... Durosier va bien ?

HÉLÈNE.

Oui, monsieur le marquis. Papa est dans son cabinet de travail... Il termine sa pièce !

LE MARQUIS, *un peu railleur.*

Ah ! ah ! il est en compagnie des muses.

HÉLÈNE, *riant.*

Ils ne peuvent pas se quitter !

LE MARQUIS, *bas à Torigny.*

Je plains les muses ! *(Haut.)* Je le verrai à mon retour.. Venez, monsieur le vicomte, vous m'adresserez en chemin la grave requête... dont vous m'avez parlé tout à l'heure !

TORIGNY.

J'y compte, monsieur le-marquis ! *(Saluant Hélène et Christiane.)* Mesdemoiselles... *(Courant après le marquis qui s'est déjà éloigné.)* Monsieur le marquis, prenez mon bras... En passant, nous ferons une petite visite à mes chiennes écossaises ! *(Tous deux disparaissent.)*

SCÈNE V

CHRISTIANE, HÉLÈNE, DAME ANGÈLE.

HÉLÈNE, *assise à droite et formant un bouquet.*

Christiane, j'ai saccagé tout notre jardin ! Tiens ! voici des roses-thé toutes petites... des enfants de roses ! Et des héliotropes ! Et des reines marguerites ! Je suis là bouquetière, fleurissez-vous, mademoiselle... *(Courant à Christiane et mettant des fleurs dans ses cheveux.)* Mais fleurissez-vous donc ! *(Elle met de force des fleurs dans les cheveux de Christiane.)* Et vous aussi, madame Angèle... *(Plaçant une énorme marguerite dans ses cheveux.)* Que cela vous va bien !

DAME ANGÈLE.

Oh ! mademoiselle Hélène, depuis longtemps, les fleurs et moi nous nous saluons, mais nous ne nous parlons plus ! *(Elle prend des mains d'Hélène les fleurs qui lui restent et sort.)*

SCÈNE VI

CHRISTIANE, HÉLÈNE. *(Christiane s'est mise au piano, à gauche, et joue une mélodie.)*HÉLÈNE, *riant.*

Mon Dieu ! que c'est donc gai... ce que tu joues là.. Christiane, je t'en supplie... joue quelque chose de plus attrayant... *(Elle va à la volière.)* Tu fais pleurer le rouge-gorge.

CHRISTIANE, *fermant le piano.*

Tu m'en veux, aujourd'hui...

HÉLÈNE.

Certainement... car enfin, depuis quelque temps, tu as un air tout ému... tout rêveur. Tu parles à peine, tu t'isoles... tu évites les questions... Sais-tu que je suis ton amie

depuis longtemps... et j'ai le droit de t'interroger... (*D'un ton comiquement grave.*) Christiane, il y a un drame dans ton existence ?

CHRISTIANE.

Folle !... Le soleil vous aveugle ! (*Elle se lève et jette un regard au dehors.*) Ah ! c'est lui !...

HÉLÈNE.

Qui, lui ? (*Elle va à la fenêtre et regarde.*) Je ne vois que la route qui poudroie et... et qu'un charmant jeune homme qui... (*Étouffant un éclat de rire, — à la volière.*) Ah ! mes pauvres petits chanteurs... Voilà pourquoi elle méprise vos sérénades !... Il en est une qui lui fait oublier toutes les autres...

CHRISTIANE.

De quoi parles-tu ?

HÉLÈNE.

As-tu lu *le Barbier de Séville*, au couvent ? Eh bien ! ma chère amie, tu es Rosine et tu viens de voir passer Lindor... (*Chantonnant.*)

Je suis Lindor, ma naissance est commune...

(*Elle s'interrompt par un grand éclat de rire.*) Ah ! ah ! je sais tout... je comprends tout... (*Prenant un air grave.*) Mademoiselle, vous avez mal agi. Et vous ne pouvez réparer votre faute que par la franchise. Venez vous confesser tout de suite. (*Elle s'assied à droite, auprès de Christiane.*)

CHRISTIANE.

Tu me fais rire, malgré moi !

HÉLÈNE.

Je vous écoute...

CHRISTIANE.

Au fait, il est niais de ma part de te cacher cela.

HÉLÈNE, vivement.

Parle donc !... Le Lindor en question est la cause de ta mélancolie.

CHRISTIANE.

Oui, curieuse !

HÉLÈNE.

Où donc l'as-tu rencontré ?

CHRISTIANE.

A Paris, où j'étais allée avec madame Angèle, faire

quelques emplettes. En sortant d'un magasin sur le boulevard, nous nous rencontrâmes avec quelques jeunes gens qui voulurent nous barrer le passage, et l'un d'eux fit tout haut le pari de m'embrasser !

HÉLÈNE.

L'audacieux !...

CHRISTIANE.

Lorsqu'un jeune homme qui passait, voyant la situation pénible où madame Angèle et moi nous trouvions, s'avança brusquement entre nous et nos agresseurs et déclara à ces messieurs que s'ils disaient un mot de plus, c'était lui seul qui répondrait.

HÉLÈNE.

Un vrai chevalier... Alors ?...

CHRISTIANE.

Intimidés par sa parole résolue, par la fierté de son regard, et un peu par son costume, car il portait l'uniforme de nos officiers de marine, nos insulteurs demeurèrent immobiles. Alors lui, se découvrant, s'offrit à nous accompagner, ce qu'il fit jusqu'à notre voiture. Et cela avec une telle courtoisie que j'en fus doucement émue. Lorsqu'il eut refermé la portière, je le remerciai, tu comprends... mais lui répondit en souriant que le service qu'il nous avait rendu était si peu de chose qu'il ne valait pas un remerciement. La voiture partit... Je me penchai hors de la portière. Et je le vis alors, entouré par les autres, qui sans doute lui cherchaient querelle !...

HÉLÈNE, *se levant*.

Ils ont dû mettre flamberge au vent... comme font tous les chevaliers ! Tu as conté cette aventure à ton grand-père ?

CHRISTIANE, *se levant*.

C'est madame Angèle qui la lui a fidèlement rapportée.

HÉLÈNE.

Et depuis, tu ne l'avais pas revu ?...

CHRISTIANE.

Si fait !...

HÉLÈNE.

Ah ! bah !... Ici, à Enghien ?

CHRISTIANE.

Oui, deux dimanches de suite, à l'église, à la grand'-mes e, où je vais habituellement avec...

HÉLÈNE.

Avec madame Angèle, ça va sans dire.

CHRISTIANE.

La première fois, je priais, songeant à tout et ne songeant à rien...

HÉLÈNE, *souriant*.

Peut-être un peu à lui...

CHRISTIANE, *baissant les yeux*.

Je ne sais pas... Enfin, je priais. Lorsqu'en me retournant, je l'aperçus derrière moi. Le dimanche suivant, à la sortie de l'église, quelqu'un m'offrit l'eau bénite...

HÉLÈNE.

Et c'était lui !

CHRISTIANE.

C'était lui !... Il me salua profondément, sans mot dire... mais lorsque sa main frôla la mienne, oh ! je sentis qu'il tremblait !

HÉLÈNE.

C'est tout à fait romanesque... Papa ferait une pièce en cinq actes avec cela... et en vers... Ça, ce serait le mauvais côté.. Quoi qu'il en soit, le simple bachelier s'enhardit, car aujourd'hui ce n'est pas dimanche, on ne rend pas le moindre pain bénit, et il se promène sous les jalousies de Rosine ! (*Soupirant.*) Ah ! que tu as de la chance !

CHRISTIANE.

En vérité !...

HÉLÈNE.

Et tu te plains !... Sais-tu son nom ?

CHRISTIANE.

Comment le saurais-je ?

HÉLÈNE.

Je le saurais déjà !... Enfin, son insistance ne te déplaît

pas trop, et la sympathie que tu éprouvés pour lui est bien près de devenir...

CHRISTIANE.

Tais-toi ! ne parle pas de cela.

HÉLÈNE.

Ma chère Christiane, écoute. Ceci peut dégénérer en une maladie très grave, que l'on appelle l'amour... Ce qui l'entretient, c'est l'uniformité de ton existence ; ce qui peut la guérir, ou du moins la combattre, ce sont les distractions !

CHRISTIANE.

Bien, monsieur le docteur ! Mais vous donnez un remède impossible !...

HÉLÈNE.

Ta ! ta ! ta ! très possible, au contraire !... Et tu le connais déjà ! N'avons-nous pas, avec mon père, organisé une petite fête pour la semaine prochaine ! C'est-à-dire pour la Saint-Valentin. Et le marquis ne s'appelle-t-il pas Valentin ?

CHRISTIANE.

Je sais que ton père a composé un petit proverbe en un acte et à trois personnages... que nous jouerions dans le jardin, sur un théâtre improvisé... Mais tu connais l'antipathie de grand-père pour ces sortes de plaisirs...

DUROSIER, *qui a paru au fond, gai, rond, vêtu en blanc, des livres dans ses poches, des brochures à la main. Il est introduit par François. — Déclamant.*

Ici, je le maintiens et je le certifie,

Nous saurons triompher de son antipathie !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, DUROSIER, FRANÇOIS.

HÉLÈNE.

Ah ! voilà mon père ; il te dit lui-même qu'il n'y a rien à craindre... Et il te l'annonce en vers.

DUROSIER.

Une improvisation ! une petite improvisation ! J'ai un certain talent comme improvisateur ! Une fois, à Enghien, à une fête de bienfaisance, j'ai improvisé pendant deux heures entières... On était dans l'ébahissement ! (*Changement de ton.*) Dites donc, j'ai profité de l'absence du marquis pour venir répéter avec vous le fameux proverbe...

CHRISTIANE.

Mais le théâtre...

DUROSIER.

Chut ! chut ! silence ! taisez-vous donc ! J'en ai commandé un chez Belloir !... Au jour convenu, on le dresse sous la grande charmille... Le marquis n'y voit que du feu... Et tout d'un coup...

HÉLÈNE, battant des mains.

Ce sera charmant !

CHRISTIANE.

Si ça réussit !

DUROSIER.

Ça réussira. Seulement, dans notre proverbe, il nous manque toujours le rôle de l'amoureux, Eraste, celui que certains événements ont séparé de sa cousine Valentine, et qui revient brusquement. Enfin, répétons tout de même !.. Faute d'un amoureux, Cythère ne chôme pas.

FRANÇOIS.

S'il m'est permis de donner un avis, je crois que si l'on veut jouer dans huit jours, il faut activer le travail.

DUROSIER.

N'est-ce pas, François ? (*Aux jeunes filles.*) Je vous recommande François... Il voit très juste... Il a même le sens théâtral. Je lui lis souvent ce que j'écris... C'est mon Laforêt... Oui, tu es mon Laforêt !...

FRANÇOIS.

Vous avez un talent qui me plaît.

HÉLÈNE.

Répétons ! Je vote pour la répétition !

DUROSIER.

Voyons. Vous vous rappelez l'idée de la pièce... C'est

une famille qui a un aïeul qui s'appelle Valentin, et, naturellement, on lui souhaite sa fête...

FRANÇOIS, à droite.

A la Saint-Charles!...

DUROSIER

Non ! à la Saint-Valentin ! Comme il y a eu des brouilles précédemment, on en profite pour se raccommode ce jour-là.

FRANÇOIS.

C'est plein de cœur... Je dirai même plus : C'est plein de cœur !

DUROSIER.

Voyons la mise en scène ! *(Il a tiré son manuscrit de sa poche et le parcourt.)*

CHRISTIANE, au fond.

Mais si grand-père rentrerait...

HÉLÈNE.

N'aie donc pas peur...

DUROSIER, son manuscrit à la main.

A gauche, causeuse... *(Très contrarié.)* Il faut que nous changions la causeuse de place.

FRANÇOIS, qui est venu lire par dessus son épaule.

Assurément ! il faut respecter le texte.

DUROSIER.

Aide-moi, François ! *(François et Durosier s'attèlent à la causeuse qui se trouve à gauche du public et la trainent à droite.)* Cheminée à droite... Ah ! sapristi ! Elle est à gauche, ici...

HÉLÈNE, riant.

Tu ne vas pas la changer de place.

DUROSIER.

Assurément !... assurément !... Nous allons la simuler par deux chaises. *(François prend deux chaises et les place à la gauche du public.)*

FRANÇOIS.

Comme ça a bien l'air d'une cheminée... on s'y chaufferait !

DUROSIER.

Vous, mademoiselle Christiane, vous jouez Valentine :

placez-vous sur la causeuse, dans une pose indiquant la mélancolie, mitigée d'inquiétude !

(François, assis à gauche, frappe trois fois sur le parquet avec son plumeau).

HÉLÈNE.

Que fait-il donc ?

DUROSIER.

Il frappe les trois coups, mon enfant ! Silence !

CHRISTIANE, lisant sur son rôle. — Durosier assis à la place de François, suit sur son manuscrit et semble boire ses vers :

Le soleil s'est levé radieux et serein,

Ah ! c'est un bien beau jour que la saint Valentin.

Sous notre toit béni, notre aïeul vénérable

Va bientôt... quel bonheur ! présider la grand' table...

Oubliant leurs griefs, les parents, les amis

Vont au même banquet se trouver réunis...

FRANÇOIS, bas à Durosier.

Je crois que ce dernier vers est dangereux.

DUROSIER, indécis.

Eh ! eh !

FRANÇOIS

Vous verrez... La censure !

DUROSIER.

Bah ! bah ! nous arrangerons cela... A toi, Hélène, et entre d'un air joyeux. Tiens ! voilà ton rôle.

HÉLÈNE.

Inutile. Je le sais déjà !

DUROSIER.

Elle le sait ! quelle mémoire !

HÉLÈNE, faisant semblant d'accourir.

Ne pleure pas ainsi, ma chère Valentine,

C'est moi qui de ce pas viens t'annoncer, cousine...

DUROSIER, l'interrompant.

Tu te mets derrière la causeuse... Tu tues l'effet !... (la plaçant.) Là !... (Il se rassied.)

HÉLÈNE.

Je recommence...

Ne pleure pas ainsi, ma chère Valentine,
C'est moi qui, de ce pas, viens t'annoncer, cousine,
Que tu peux dès ce jour chasser ce noir souci,
Eraste suit mes pas... Il accourt, le voici!

DUROSIER.

Eh ! bien, Eraste !... (*Avec un cri.*) Ah ! Sapristi !...
L'entrée de l' amoureux !... Il nous manque l' amoureux !...
C'est gênant tout de même !

HÉLÈNE.

Comment répéter, alors ?

DUROSIER.

Une idée !... Je vais remplacer l' amoureux...

HÉLÈNE, *riant*.

Toi, papa !

DUROSIER.

Oui, moi, papa !... Je suis un peu marqué, c'est vrai...
mais enfin !... A mon entrée, mademoiselle Christiane, un
grand mouvement de surprise, s'il vous plaît... Là ! j'entre.
Eraste s'avance... et il dit : (*S'interrompant.*) Qu'est-ce
qu'il dit donc ? (*Il regarde son manuscrit.*) Ah !

(*Déclamant.*)

Oui, c'est moi, tout tremblant, je viens, ô mon amie...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DAME ANGÈLE, puis ROBERT.

DAME ANGÈLE, *entrant*.

Mademoiselle, c'est un monsieur qui demande à parler
à M. le marquis... (*bas.*) Et je crois bien que c'est ce jeune
homme qui... qui... (*Elle lui parle bas.*)

CHRISTIANE.

Ah ! qu'il entre ! qu'il entre bien vite.

HÉLÈNE.

Qu'as-tu donc ?...

DAME ANGÈLE.

Daignez entrer, monsieur. (*Elle fait un signe à la porte*

de gauche. — *Entrée de Robert, en uniforme d'officier de marine.*)

CHRISTIANE, *très troublée.*

Mais, monsieur, je ne dois pas me tromper... c'est bien vous qui, il y a six semaines, à Paris, m'avez si gracieusement défendue...

ROBERT.

En effet, mademoiselle.

HÉLÈNE, *à elle-même.*

Bah ! c'est lui !...

CHRISTIANE.

Et quel heureux hasard, monsieur ?..

ROBERT, *embarrassé.*

Hasard des plus simples, mademoiselle !... Ce matin même, j'ai su que cette maison était à vendre, et je désirais, à ce sujet, m'entretenir avec M. de Préaulin.

HÉLÈNE, *bas à Christiane.*

Comme il ment bien !

CHRISTIANE, *bas.*

Tais-toi donc !

HÉLÈNE, *bas.*

Tu t'imagines qu'il vient ici pour l'achat de la maison !

CHRISTIANE.

Pourquoi non ?

HÉLÈNE, *chantonnant.*

Je suis Lindor !

D'UROSIER, *à Christiane.*

Alors, vous connaissez monsieur... Bravo ! voilà notre amoureux tout trouvé !

HÉLÈNE.

Mon père...

ROBERT.

Comment, monsieur...

D'UROSIER

Oh ! mon Dieu, rien de plus simple... Il s'agit d'un proverbe .. fort joli... il est de moi... l'amoureux nous manque... vous êtes notre amoureux...

CHRISTIANE.

Monsieur Durosier...

DUROSIER.

Monsieur a le physique de l'emploi... Chose dite, pas vrai ? D'abord, c'est un service que ces demoiselles vous demandent, et je vous crois trop galant pour résister à une prière faite par d'aussi jolies lèvres.

ROBERT.

M. de Préaulin ne me connaît même pas, et...

DUROSIER.

Sa petite-fille vous connaît. (*Tirant un rôle de sa poche.*) Tenez, voilà le rôle d'Eraste... copié par ma fille... Elle copie tout ce que j'écris, ma fille.

HÉLÈNE, *soupirant.*

Tout, monsieur, tout !

DUROSIER.

Les répliques sont soulignées. Lisez seulement, pour que nous voyions l'ensemble. (*Il met presque de force le rôle dans la main de Robert, lui indique la page.*)

HÉLÈNE, *poussée par Christiane.*

Mais, papa, tu es d'une indiscretion !...

DUROSIER.

Comment cela ? Voyez-vous ces enfants qui veulent donner des leçons à leur père... Lisez, monsieur... mademoiselle Christiane vous en supplie !...

CHRISTIANE, *troubée.*

Moi !...

DUROSIER, *avec instance.*

Mais oui, vous le suppliez...

ROBERT, *après un temps.*

Je me soumetts, monsieur... Mais pardonnez à mon embarras... Vous me prenez à l'improviste.

DUROSIER, *vivement.*

L'improviste ! j'aime ça !... Un jour, j'ai été pris comme vous, on m'a demandé à brûle-pourpoint un sonnet... J'en ai improvisé un qui a duré une grande heure !...

HÉLÈNE, *riant.*

Oui ! j'y étais.

DUROSIER, *très affairé.*

Maintenant, mademoiselle, remettez-vous en scène, je vous en conjure ; et vous, monsieur, veuillez entrer par la gauche... (*Se ravisant.*) Non ! par la droite, ce sera mieux.
 (*Robert va se placer.*) Là... reprenons.

ROBERT, *lisant.*

Oui ! c'est moi ! tout tremblant, je viens, ô mon amie,
 Pardonnez à l'émoi qui m'agite en ce jour...
 Quoique éloigné de vous, s'est accru mon amour,
 Et tout en vous pleurant, je vous donnais ma vie !

DUROSIER.

Pas mal ! pas mal ! Mais mettez-vous donc en scène,
 afin que je voie mieux.

ROBERT, *s'émotionnant.*

Un jour, vous m'êtes apparue,
 Comme en quelque rêve enchanteur,
 Et puis vous êtes disparue
 En emportant mon pauvre cœur !
 Vous aviez éclairé ma vie
 D'un rayon de félicité,
 Et quand vous vous êtes enfuie,
 Dans le néant je suis resté !

DUROSIER, *très ému.*

Délicieux !... Il est ému, ma parole d'honneur...

HÉLÈNE.

A toi, Christiane, à toi !

CHRISTIANE, *troublée.*

Mais...

ROBERT.

Mademoiselle, à mon tour, je vous en prie, lisez...

CHRISTIANE, *d'une voix tremblante.*

Je répondrai sans défiance,
 En vous, j'ai mis tout mon espoir,
 Et je n'avais qu'une espérance,
 Ami, c'était de vous revoir...

(*Après un moment d'oppression.*)

Ce jour qui nous met en présence,
 Plaçant ma main dans votre main...

DUROSIER, *se levant.*

Disant cela, machinalement, vous prenez sa main, et lui l'étreint avec amour... (*Les deux jeunes gens restent embarrassés.*) Allons donc ! sacrebleu !... Au théâtre, ça se fait... Etreignez donc ! étreignez donc ! (*Il leur met de force la main dans la main.*)

CHRISTIANE, *prenant la main de Robert, et avec effort.*

Ce jour va calmer ma souffrance...

DUROSIER, *terminant et donnant un soufflet à François, qui est près de lui.*

Béniisons la Saint Valentin !

(*Applaudissant avec enthousiasme.*) Bravo ! c'est superbe cette scène là ! Tenez, j'en ai les larmes aux yeux ! Et ils vous disent cela tous les deux, on croirait qu'ils le pensent !

HÉLÈNE, *riant sous cape.*

Ils le pensent peut-être !

SCÈNE IX

LES MÊMES, DAME ANGÈLE, puis le MARQUIS et M. DE TORIGNY.

ANGÈLE, *accourant.*

Mademoiselle ! mademoiselle ! Voilà M. le marquis !

CHRISTIANE, *effrayée.*

Grand-père !

DUROSIER.

Diable ! remettons tout en place ! enlevons les chaises ! (*On remet les chaises en place.*)

HÉLÈNE, *bas à Robert.*

Pas un mot devant le marquis !...

DUROSIER,

Et la causeuse !... Bon Dieu ! la causeuse ! (*François et Durosier entraînent vivement la causeuse vers la gauche du public. Le marquis paraît avec Torigny, par la droite.*)

LE MARQUIS, *du fond.*

Eh bien ! eh bien ! que faites-vous donc ? Vous déménagez ?...

DUROSIER, *balbutiant.*

Mais non !... cher ami ! (*A mi-voix.*) Les rôles ! cachez les rôles ! (*Les deux jeunes filles cachent leurs brochures derrière leur dos.*)

LE MARQUIS, *en scène, après les avoir examinés.*

Quelles mines bouleversées !

DUROSIER, *balbutiant.*

Où donc ça ? où donc ça ? des mines bouleversées !

LE MARQUIS.

Ah ! cela, qu'avez-vous... (*Apercevant Robert.*) Pardon, monsieur... mon valet de chambre m'a averti que vous désiriez m'entretenir au sujet de la vente de cette maison...

ROBERT, *à droite.*

En effet, monsieur, c'était là le but de ma visite...

CHRISTIANE, *qui a donné son rôle à Hélène.*

Mon grand-père en sera ravi, monsieur, lorsqu'il saura que c'est vous qui avez pris ma défense, à Paris, il y a six semaines....

LE MARQUIS, *à mi-voix.*

Quoi !... c'est...

CHRISTIANE.

Oui ! grand-père !

TORIGNY, *à part.*

Oh ! mais j'ignorais cela !

LE MARQUIS..

Ah ! monsieur, donnez-moi votre main !... et permettez-moi de vous remercier...

ROBERT.

Monsieur !...

LE MARQUIS.

Vous êtes marin ?

ROBERT.

Oui ! monsieur.

LE MARQUIS.

Et vous vous êtes battu ?...

ROBERT.

Autant que j'ai pu !

LE MARQUIS.

Ah ! mais je suis très enchanté ! Et vous voulez acheter cette maison ?

ROBERT.

Non pas pour moi !... mais pour quelqu'un de ma famille !

LE MARQUIS.

Nous en recauserons ! En attendant, vous êtes ici chez vous...

ROBERT.

En vérité, monsieur le marquis, votre accueil me confond ! Au moins, permettez-moi de me faire connaître...

LE MARQUIS.

Je vous connais ! je vous connais ! Vous êtes un brave garçon !

ROBERT.

J'ai nom Robert Desvarenes.

LE MARQUIS.

Et vous êtes soldat, cela me suffit !

TORIGNY, *à lui-même, à l'extrême gauche.*

Ce jeune homme ne quitte pas Christiane du regard !

LE MARQUIS, *à Durosier.*

Décidément, voisin, pourquoi déménagiez-vous mes meubles quand je suis entré ?

TORIGNY, *en riant.*

Oui, cher monsieur Durosier, dites-nous un peu d'où vient tout ce remue-ménage !

DUROSIER.

Vous le saurez la semaine prochaine.

LE MARQUIS.

Pourquoi cela ?

DUROSIER.

N'est-ce pas votre fête ?

LE MARQUIS.

Ce n'est pas une raison pour... *(Il aperçoit alors sur le canapé le manuscrit de Durosier que celui-ci a jeté à l'entrée du marquis.)* Quelle est cette paperasse ?

DUROSIER.

Aïe !

HÉLÈNE ET CHRISTIANE, à mi-voix.

Le manuscrit !

LE MARQUIS.

Une pièce de théâtre ! Qui donc a apporté cela chez moi ! (*Lisant.*) C'est en vers... Ce doit être vous, Durosier ?

DUROSIER.

Oui ! Eh bien ! oui ! Autant, après tout, déchirer le voile... C'est une surprise que nous voulions vous faire pour votre fête...

LE MARQUIS.

Une surprise !

HÉLÈNE.

Oui, M. le marquis ! Un charmant proverbe que mon père a écrit en votre honneur et que nous devons jouer avec Christiane, sur un théâtre improvisé.

LE MARQUIS, devenant sombre.

Renoncez à ce projet. Il me serait pénible que chez moi pareilles pasquinades eussent lieu !

DUROSIER, blessé.

Pasquinades ! permettez !

LE MARQUIS.

Je vous remercie de l'intention, mais Christiane connaît mes idées et elle aurait dû vous prévenir que...

CHRISTIANE, allant au marquis.

Oh ! grand père, ne gronde pas !...

LE MARQUIS.

J'ai en horreur ces farces de salon... où des jeunes filles modestes, des femmes honnêtes se déguisent et se donnent en public... Laissez cela à ceux et à celles qui en font leur métier ! (*Robert fait un léger mouvement.*)

TORIGNY.

Je suis complètement de l'avis de M. le marquis..

DUROSIER.

Permettez ! permettez !... M. le marquis est un despote ! Ces récréations sont des plus innocentes et elles ont cours dans le meilleur monde ! Ainsi, madame Durosier, ma

femme, a maintes fois joué la comédie de cette façon. Elle a même joué de moi une petite bluette... elle y était stupéfiante !

LE MARQUIS.

Le théâtre m'est odieux, comprenez-vous ?...

DUROSIER.

Je sais que vous calfeutrez votre petite-fille, que vous ne lui permettez jamais de franchir le seuil d'une salle de spectacle, mais moi j'emmène ma fille à toutes les premières !

LE MARQUIS, *d'un ton sévère.*

Voisin, toutes les péroraisons du monde ne sauraient changer mes idées.

DUROSIER, *après un temps.*

Enfin, M. le marquis, pour bannir de votre maison un plaisir aussi inoffensif, vous devez avoir des raisons graves.

LE MARQUIS, *après un temps, d'un ton triste.*

Des raisons graves, en effet, très graves. (*Il s'assied en pleurant sur la causeuse.*) (*Musique.*)

CHRISTIANE, *s'approchant,*

Grand-père...

LE MARQUIS.

Laisse-nous un moment, ma chérie, laisse-nous...

CHRISTIANE.

Mais...

LE MARQUIS.

Je t'en prie ! Va ! va ! (*Christiane va prendre la main d'Hélène et les jeunes filles s'éloignent lentement par la gauche. Les autres personnages restent surpris.*)

SCÈNE X

LE MARQUIS, DUROSIER, ROBERT, TORIGNY.

LE MARQUIS, *oppressé.*

Ces raisons, messieurs, je tiens à vous les faire connaître, car, vraiment, vous pourriez me prendre pour un brutal... pour un tyran... (*Robert fait mine de s'éloigner. Le mar-*

quis se lève et va à lui.) Restez, monsieur... Je viens de faire devant vous une sortie quelque peu véhémence, et je me dois à moi-même de m'en excuser, en vous en donnant le motif...

ROBERT.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Restez, de grâce!... *(Après un silence.)* Mes amis, c'est le théâtre qui a tué mon fils!

ROBERT.

Votre fils!

TORIGNY.

Gaston de Préaulin!

LE MARQUIS.

Oui... Il avait une femme charmante... une enfant qui venait de naître! Et il délaissait ce foyer paisible, ces saintes affections, pour ce théâtre maudit... Sur une de ces scènes, sur l'un de ces tréteaux, il avait rencontré une sorte d'actrice... fille éhontée qui, le sachant riche, voulut s'approprier sa fortune; qui, le sachant époux et père, le sépara de ceux dont il aurait dû faire sa seule joie!... Elle en fit sa proie!... Elle lui mentait si bien!... Pensez! une comédienne!... Il lui donna un luxe insensé, et pour satisfaire ses caprices, il engagea une grande partie de ses revenus! Il était fou, le malheureux! Ah! ces femmes-là sont habiles... ces femmes-là sont redoutables!...

ROBERT, très ému.

Monsieur!...

LE MARQUIS.

A bout de ressources, mon fils vint me demander de l'argent! Je refusai net! Alors, cette... fille lui déclara... que son amour ne pouvant plus être payé, ne devait plus lui appartenir!... Il supplia, elle le fit chasser par ses laquais!...

ROBERT, avec un trouble croissant.

Oh!...

LE MARQUIS.

Le lendemain, il revint chez elle, il se traîna à ses pieds,

elle fut inflexible !... Alors, il ne se souvint plus de rien... Son épouse... son enfant... tout fut oublié... Et dans la maison même de sa maîtresse, il se brûla la cervelle !...

TORIGNY.

Le malheureux ! (*Musique.*)

LE MARQUIS.

La mère de Christiane est morte de douleur et de désespoir !... C'est le théâtre qui les a tués tous les deux ! (*S'adressant à tous.*) Répondez-moi... n'ai-je pas raison de le haïr, et suis-je aussi fou que j'en ai l'air ? (*Il tombe en sanglotant sur la causeuse.*)

TORIGNY, *considérant Robert.*

Comme il a pâli durant ce récit.... (*Christiane et Hélène reparaissent par la gauche.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, HÉLÈNE, CHRISTIANE.

CHRISTIANE.

Quels visages consternés ! Que se passe-t-il donc ?

HÉLÈNE.

Oui, papa, que se passe-t-il donc ?

DUROSIER.

Rien !... Ça ne regarde pas les petites filles !

Tableau général. — La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

Chez Paula, un boudoir. — Cabinet de travail. A droite, grande fenêtre. — A gauche, cheminée avec du feu. — Un petit guéridon près de la cheminée. Accrochées partout, des couronnes de feuillage, de lauriers d'or, enrubannées. Des portraits d'artistes, celui de Rachel, de mademoiselle Mars. Des meubles de tous styles. — Portes à droite. Porte à gauche, dernier plan, avec tapisserie. Porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNETTE, FRANÇOIS. (*Jeannette range à gauche avec précaution. François, appuyé sur son balai, est en extase devant un portrait.*)

JEANNETTE.

Ma foi, j'ai peur de faire tomber quelque chose en époussetant ! Il y a tant de petites manivelles ici ! (*Elle fait tomber des couronnes avec son plumeau.*) Là ! ça y est ! deux couronnes par terre !

FRANÇOIS, les ramassant.

Et en or !

JEANNETTE, les lui prenant des mains.

Oh ! des couronnes. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus rare. A chaque nouvelle tournée de mademoiselle Paula, elles refleurissent !

FRANÇOIS, radieux.

Ainsi, je suis chez Paula ! Je sers une comédienne !... Et quelle comédienne !... Je frotte l'appartement d'une étoile !

JEANNETTE.

Alors, monsieur François, vous ne vous plaisiez pas où vous étiez ?

FRANÇOIS, *avec mépris.*

Des gens terre à terre, mademoiselle Jeannette, pas pour un liard d'élévation... Voilà mon milieu à moi... Du reste, j'ai quitté mon ancienne maison, parce qu'on ne voulait plus s'occuper de théâtre !

JEANNETTE.

Mettez donc les embrasses aux rideaux...

FRANÇOIS.

Avec orgueil ! (*Il va mettre les embrasses.*)

JEANNETTE, *qui range d'un autre côté.*

Voilà deux jours seulement qu'il est ici... mais je crois que c'est un garçon dévoué !

FRANÇOIS.

Vous savez que j'avais de grandes dispositions pour être acteur... Ainsi, tenez, il y a un genre qui me plaît : C'est la tragédie !

JEANNETTE.

Moi, j'aime mieux ce qui fait rire.

FRANÇOIS, *très sérieux.*

Ça fait rire quelquefois, la tragédie. (*Tirant un livre de son tablier.*) Tenez, hier soir, j'ai étudié Rodrigue, dans le *Cid* !

JEANNETTE.

Où avez-vous pris ce livre là ?

FRANÇOIS, *tranquillement.*

Dans la bibliothèque de madame ! (*Ouvrant le livre.*) Écoutez-mol ça ! (*Prenant une pose grotesque et déclamant.*)

Jé suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées...

JEANNETTE, *riant.*

C'est très bien.. Vous avez une voix... on dirait le serpent de notre paroisse.

FRANÇOIS.

Merci, mademoiselle Jeannette, vous m'encouragez au moins, vous, tandis que dans la maison où j'étais, il y avait une vieille femme de charge... (*On sonne.*)

JEANNETTE.

On sonne ! Dites donc ! allez vite... Il est quatre heures, ce doit être madame qui revient de sa répétition !

FRANÇOIS.

L'étoile !... Je ne la ferai pas attendre à la porte ! (*Il part comme une flèche.*)

JEANNETTE, seule.

Il a un petit coup de marteau..., mais je crois qu'il est bien dévoué !

SCÈNE II

PAULA, JEANNETTE, FRANÇOIS. (*Paula entre, suivie de François. Elle est un peu pâle ; son regard est févreux. Elle jette des papiers et des journaux sur une table.*)

JEANNETTE.

Bonsoir, madame.

PAULA.

Bonsoir, Jeannette...

FRANÇOIS.

Madame n'a pas d'ordres à me donner ?

PAULA.

Non ! laissez-nous !

FRANÇOIS, avec fierté.

Laissez-nous ! Elle m'a dit : laissez-nous ! Oui, c'est bien là mon milieu ! (*Il sort.*)

PAULA, à gauche, près de la cheminée.

Débarrasse-moi bien vite, ma fille.

JEANNETTE.

Voilà, madame. (*Elle enlève à Paula son vêtement de dessus. Paula s'assoit à gauche.*)

PAULA.

Je n'en puis plus ; nous finissons seulement de répéter... et bientôt la première représentation ! demain... Ah ! me voilà dans la période fiévreuse ; un rôle nouveau... (*Changent de ton.*) Dis-moi, Jeannette... Robert est-il revenu ?

JEANNETTE.

Non, madame.

PAULA, *inquiète.*

Enfin, que fait-il ? Je ne le vois pas, moi ! Je ne sais ce qu'il devient !

JEANNETTE.

Il part le matin de très bonne heure, quand madame dort encore, et il rentre très tard, voilà !

PAULA.

J'aurais pourtant bien voulu le voir, lui parler ! C'est vrai, depuis qu'il est revenu de Cherbourg, je n'ai fait que l'apercevoir...

JEANNETTE.

Oh ! mais vous le verrez, madame ! Il a un congé de cinq mois, et il faut espérer...

PAULA, *secouant la tête.*

Je le verrai... je le verrai... Ah ! tout cela me tourmente... Ce rôle me bout dans la tête... Il est beau à jouer... du cœur... du patriotisme, j'en tirerai de grands effets... *(Elle s'assied à droite près de la table.)*

JEANNETTE.

Pendant que j'y pense, madame, combien de couverts ? Nous avons du monde à dîner ce soir...

PAULA, *se souvenant.*

Ah ! oui ! c'est vrai... nous sommes huit ou neuf...

JEANNETTE.

M. Rozebell est invité, sans doute ! Il ne me va pas, à moi. Il veut toujours faire votre photographie. Il a voulu faire la mienne, à moi... Ah ! mais non ! Qu'est-ce qu'il est donc, madame, pour que vous l'invitiez !

PAULA.

Ce qu'il est ? Il est l'ami de tout le monde... On ne l'invite pas... il s'invite !... *(On sonne.)* Ah ! c'est peut-être Robert.

JEANNETTE.

Je vais aller voir... *(Elle va sortir ; s'arrêtant.)* Mais voici François...

SCÈNE III

LES MÊMES, FRANÇOIS, puis GAETAN.

FRANÇOIS, *entrant*.

Madame, il y a là un monsieur qui désire vous parler. Il n'avait pas de cartes sur lui et m'a dit simplement se nommer Gaëtan de Sambreuil !

PAULA.

Gaëtan !

GAETAN, *entrant, costume de voyage, très élégant*.

Où, ma chère petite Paula, Gaëtan, qui arrive du fin fond de l'Égypte, afin de louer un fauteuil pour votre première.

PAULA, *lui serrant les mains*.

Ah ! cher et excellent ami... quelle agréable surprise !

GAETAN.

Voulez-vous me permettre de vous embrasser ! (*Il embrasse Paula.*) Et toi aussi, Jeannette, il faut que je t'embrasse !

JEANNETTE, *le repoussant*.

Ah ! mais dites donc...

[GAETAN, *riant*.

Tu ne me reconnais pas ?... C'est vrai... bientôt trois ans que j'ai disparu. Mais, oublieuse que tu es, je suis Gaëtan...

JEANNETTE.

Gaëtan ! l'acteur !

GAETAN.

Tu es venue me voir jouer une fois à Belleville, dans le *Médecin des Enfants*.

JEANNETTE.

C'est vous qui étiez si drôle !

GAETAN.

Si drôle ! Et je jouais un rôle triste !

JEANNETTE, *les yeux écarquillés.*

Vous êtes embelli !

GAETAN.

C'est le climat ! Une politesse du soleil égyptien !

FRANÇOIS, *très ému.*

Un acteur ! (*Allant à Gaëtan.*) Monsieur, je vous en supplie... votre chapeau... votre canne... votre pardessus... monsieur !... Désirez-vous vous rafraîchir ?

GAETAN.

Je le veux bien, mon garçon. (*François s'élance au dehors.*) Vous avez là un esclave accompli, ma belle Paula.

PAULA.

Quel plaisir me cause votre arrivée, mon cher Gaëtan !

GAETAN.

Il y a tant de souvenirs qui nous unissent... Robert, votre fils, va bien ?

PAULA.

Très bien !..

FRANÇOIS, *qui vient de rentrer avec un plateau.*

M. Gaëtan... c'est du madère.

GAETAN.

Tu te rappelles mon nom !... C'est très aimable ça, entends-tu...

PAULA.

J'espère que vous nous restez à dîner.

GAETAN.

Ma chère enfant, je suis descendu au Grand-Hôtel... J'ai une chambre au sixième... mais admirablement meublée !... La cuisine y est fort bonne, et si je vous gêne le moins du monde...

PAULA.

Comment, vous venez à Paris pour moi, et à peine arrivé...

JEANNETTE.

Vous repartiriez !... non, monsieur Gaëtan... On mettra dix couverts au lieu de neuf...

GAETAN, à Paula.

Vous attendez du monde ?

PAULA.

Oui, quelques amis...

GAETAN.

Cependant...

FRANÇOIS.

On mettra votre couvert ! *(Il sort avec Jeannette.)*

SCÈNE IV

PAULA, GAETAN.

PAULA, s'asseyant à la table, près de la cheminée.

Alors, vous revenez d'Egypte ?...

GAETAN, assis.

Oui. J'ai voulu étonner les habitués du théâtre du Caire.

PAULA.

Et avez-vous eu du succès ?... *(Gaëtan hoche la tête.)*
Quoi ! même en Egypte...

GAETAN, avec une tristesse comique.

J'irais jouer dans les mers de glace, devant des Lapons et des ours blancs, que les ours blancs et les Lapons trouveraient moyen de contester mon talent. Oh ! je n'ai pas de chance ! Je sais mes rôles à la lettre, je suis costumé admirablement... ça me coûte les yeux de la tête... mais il me manque quelque chose, un rien, que je ne puis arriver à découvrir... mais que le public déniche, le pendard... car il ne manque pas de me punir, et parfois bruyamment, de ce petit oubli !

PAULA, souriant..

Pauvre Gaëtan !

GAETAN.

Enfin, en province, quand nous faisons des tournées ensemble, vous m'avez vu jouer. Suis-je assez consciencieux ! Je joue à huit heures ! Je suis dans ma loge à cinq

heures !... Cela ne sert à rien... Chaque fois que je débute quelque part, les journaux du crû me déchirent à belles dents !

PAULA.

N'êtes-vous pas allé demander raison à certains critiques des plaisanteries qu'ils avaient écrites sur vous ?

GAETAN.

Certainement ! Car enfin, mon amour pour le théâtre est très respectable. Pour lui, j'ai quitté une famille très riche et un château qui avait au moins huit tourelles toutes neuves, ce qui est rare ! Comme le petit gentillâtre du capitaine Fracasse, vous le savez, je me désolais au manoir paternel... lorsqu'une bande de comédiens vint donner des représentations au village voisin. J'allai les voir jouer. Leurs grandes rapières me donnèrent dans l'œil... leurs toquets empanachés me montèrent la tête, et je n'eus qu'un but, me draper dans leurs grands diables de manteaux... Et quand nos nouveaux Gelosi s'en retournèrent, laissant là vieux serviteurs, vieux tuteurs et vieux blasons, je m'enfuis avec eux comme un écolier qui s'en va faire l'école buissonnière. Ils me firent débiter à Chartres dans un rôle de muet... c'est le seul que je jouai convenablement... Et voilà comment naquit mon fanatisme pour le théâtre ! (*Il passe à droite.*)

PAULA, toujours assise.

Il fallait dire tout cela aux terribles critiques.

GAETAN.

Je l'ai dit. Ça ne les a pas empêchés de continuer à plaisanter sur mon compte.

PAULA, se levant.

Et vous ne finissez pas par exécuter ce théâtre rebelle ?

GAETAN.

Plus il est cruel pour moi, plus je l'adore, ma chère Paula ! C'est comme en amour... plus une femme vous repousse, et plus vous tenez à elle !...

PAULA, *riant*.

Alors vous devez joliment tenir au théâtre !

GAETAN.

D'autant plus qu'il m'e donne la vie la plus charmante qu'on puisse désirer... Je suis un Bohémien... J'eusse voulu vivre au temps de Thespis, être toujours en route, m'arrêter là où le paysage m'eût semblé joli, et, une fois la représentation terminée, aiguillonner mes bœufs et continuer mon chemin. Je n'ai qu'un rêve : ressusciter *le Roman comique*... Oh ! les bonnes auberges... oh ! les beaux châteaux où l'on va demander l'hospitalité, quand la pluie vous surprend... la place du village où l'on fait halte au milieu des campagnards qui vous regardent bouche bée, suivis de leurs femmes qui bavardent de leurs chiens qui aboient, et de leurs oies qui gambillent... Voilà ce que j'aime ! voilà ce que j'aimerai toujours ! (*Changeant de ton.*) Mais, laissons le théâtre et parlons de Robert... Est-il à Paris ?

PAULA.

Depuis un mois et demi.

GAETAN.

C'est une bonne fortune, et j'arrive bien. Habite-t-il ici ?

PAULA.

Sans doute ; croyez-vous que, lorsqu'il est à Paris, je pourrais vivre loin de lui... Et encore, depuis quelque temps, ne le vois-je pas assez !

GAETAN.

Des réunions ? des parties de plaisir ?...

PAULA.

Non ; il est sombre, préoccupé...

GAETAN.

Vit-il un peu dans le théâtre ?

PAULA.

Non, il ne professe pas pour lui une grande amitié. Ayant embrassé une autre carrière, il agit tout à fait en dehors. Notre monde lui est inconnu.

GAETAN.

Le croyez-vous ? je suis tout joyeux en pensant que je vais le revoir, ce cher enfant... (*D'un ton grave.*) J'étais l'ami de son père, qui était un brave et honnête homme.

PAULA.

Oui, vous étiez son ami. (*Lui tendant les deux mains.*) Je suis heureuse que vous soyez venu.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JEANNETTE, puis ROBERT.

JEANNETTE, *accourant.*

Madame ! madame ! voilà M. Robert !

PAULA, *avec joie.*

Ah ! enfin !... Vous allez voir comme il est beau.
(*Entrée de Robert. Il vient à Paula.*)

ROBERT, *embrassant Paula. Il est toujours en uniforme.*

Ma mère !...

PAULA.

Te voilà donc, enfant prodigue !... Tu te décides à rentrer au bercail... (*Robert l'embrasse de nouveau et s'arrête en apercevant Gaëtan à gauche.*) Mon ami, permets-moi de te présenter quelqu'un que tu connaissais bien jadis et que tu appelais ton bon ami.

GAETAN, *souriant.*

Gaëtan de Sambreuil, qui pourrait être à cette heure grand louvetier ou sous-préfet, et qui a préféré être comédien errant.

ROBERT, *avec une sorte de gêne.*

Ah !... monsieur...

PAULA, *entre eux deux.*

Comment ! monsieur !... mais il faut l'appeler Gaëtan tout court.

GAETAN.

Certainement...

PAULA.

Il était l'ami de ton père, et t'a fait sauter sur ses genoux bien souvent. A chaque jour de l'an, eût-il à cette heure-là joué la comédie au bout du monde, il fût accouru pour t'apporter son cadeau.

GAETAN, *riant*.

Qui se composait ordinairement d'une boîte de soldats de plomb et d'un grand sabre.

ROBERT, *allant à Gaëtan*.

Ah ! je me souviens... Vous étiez là aussi lorsque mon père est mort, et vous pleuriez !... Voulez-vous me permettre de vous embrasser ?

GAETAN, *avec éclat*.

Si je vous le permets... Dites donc, Paula, il me demande si je veux lui permettre de m'embrasser... (*Saisissant Robert dans ses bras.*) Ah ! gamin, va !... (*Jeannette est sortie.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins JEANNETTE.

PAULA, *assise à droite. A Robert*.

Maintenant, que vous avez renouvelé connaissance, tu vas me dire un peu ce que tu fais depuis quelques jours. (*Mouvement de Robert.*) Je n'ai que toi, mon ami ! Certes, le théâtre me procure de grandes joies... Mon orgueil de femme est satisfait, mais mon cœur de mère réclame quelque peu.

ROBERT, *allant à elle*.

Vous ai-je offensée ?

PAULA.

Non, tu ne m'offenses jamais ! Tu me délaisses, voilà tout ! Je répète toute la journée. Et quand je rentre, tu es toujours sorti. Tu t'en vas le matin, sans attendre mon réveil et sans même m'embrasser ! Sais-tu que j'ai une

réserve de baisers considérable et que tu m'en dois beaucoup.

ROBERT, *s'agenouillant devant elle.*

Eh bien ! paye-toi, chère mère ! (*Paula le serre sur son cœur et le couvre de baisers.*)

GAETAN, *près de la cheminée, souriant.*

Ils ne s'aiment pas du tout, ces deux êtres-là !

PAULA, *à Robert.*

A présent, je t'en prie, dis-moi ce qui se passe depuis ton arrivée de Cherbourg, ou, si tu aimes mieux, depuis cette querelle que tu faillis avoir, en défendant une jeune fille et une vieille dame que des jeune gens insultaient.

ROBERT, *vivement.*

Depuis ce jour... (*Changeant de ton.*) Je ne vous comprends pas, ma mère... je suis toujours le même.

PAULA.

Non ! tu es triste, soucieux, aie toujours confiance en moi... Où trouveras-tu une meilleure confidente que ta mère ? [Si tu as des secrets, je ne les dirai à personne. (*Allant à Gaëtan.*) Excepté à Gaëtan, qui est notre ami.

GAETAN.

Votre ami... dévoué !

ROBERT.

Je n'ai pas de secrets.

PAULA.

Voyons, as-tu quelque... affection au cœur... quelque amour !... Pourquoi te désoler, si cela est ? N'es-tu donc pas dans une position à pouvoir épouser la femme que tu aimeras ? Tu commences bien ta carrière. Quant à moi, je suis riche... Le théâtre est généreux pour ses idoles !... (*Prenant la main de Robert.*) Eh bien ! tu frissonnes. (*Avec éclat.*) Ah ! il se passe quelque chose de grave que tu veux cacher !

ROBERT, *vivement.*

Non ! non ! je vous le promets.

PAULA, *avec douleur.*

Veux-tu donc me faire mourir d'inquiétude.

GAETAN, *bas à Paula.*

Laissez-nous seuls un peu... Je vais tâcher de le faire parler.

PAULA, *bas.*

Soit ! (*Haut, et feignant de sourire.*) Puisque tu ne veux rien dire, ne parlons plus de cela. Je me retire, je vais donner quelques ordres... (*Bas, suppliante à Gaëtan.*) Tâchez qu'il parle !

GAETAN.

Soyez tranquille... il parlera... (*Sortie de Paula, à gauche du public.*)

SCÈNE VII

GAETAN, ROBERT, puis PAULA.

GAETAN, *à part, à gauche.*

Tâchons de lui jouer habilement une petite comédie ! (*A Robert.*) Robert... ne restez donc pas plongé dans vos méditations... Venez tailler une petite bavette, comme disent les bonnes femmes !

ROBERT, *tenant à lui.*

Oui !... sans doute !

GAETAN.

Est-ce étrange, ces mères ! (*Riant.*) Cela s'imagine toujours qu'on a des secrets, que l'on souffre... quand on n'a rien du tout et qu'on se porte le mieux possible !

ROBERT, *avec contrainte.*

Vous avez raison ! D'abord, je ne pourrais pas avoir de secrets pour ma mère.

GAETAN.

Ça va sans dire !... Les mères, ça exagère, ça bâtit des romans sur une bagatelle !... Vous avez pris la défense d'une jeune fille... et voilà la maman qui se met en tête que l'image de cette belle inconnue ne sort plus de votre

esprit (*Il considère attentivement Robert, qui maîtrise à grand'peine une émotion violente.*)... lorsque vous n'y pensez même pas, lorsque vous ne l'avez pas revue. (*Mouvement de Robert. A part.*) Il l'a revue et il y pense !

ROBERT.

Vous dites vrai...

GAETAN.

Et puis, quand vous l'aimeriez, cette jeune fille, ce qui ne peut pas être...

ROBERT, *à part.*

Oh ! je suis au martyre !...

GAETAN.

Vous iriez chez elle, dans sa famille... Et loin de vous chagriner, vous seriez gai comme un pinson !... Et puis, si cet amour était si ardent, vous demanderiez la jeune fille en mariage, et l'on serait trop heureux de vous l'accorder.

ROBERT, *qui étouffait, éclatant en sanglots et tombant assis à droite.*

Ah ! vous êtes trop cruel !

PAULA, *qui vient de paraître à gauche, soulevant une tapisserie.*

Il pleure !

GAETAN, *à part.*

Ça a fait de l'effet ! ce que j'ai dit a passé la rampe... C'est la première fois ! (*A Robert.*) Pourquoi pleurez-vous donc ?

ROBERT.

Pourquoi ?

GAETAN.

Parlez sans crainte... Encore une fois, j'étais l'ami, le meilleur ami de votre père... J'ai été témoin de son mariage... Quant à vous, je vous ai vu haut comme ça... Sont-ce là des titres, dites-moi, et faut-il en invoquer d'autres pour réclamer votre confiance ?

ROBERT.

Non, mon ami, je vais tout vous dire... Gaëtan, cette jeune fille dont j'ai pris par hasard la défense, je l'aime !... En quelques jours, par ma pensée seule, elle est devenue

mon but, et, à son insu, malgré moi, je lui ai voué ma vie !

GAETAN, *à part*.

Allons donc !

ROBERT.

Ne pouvant plus me passer d'elle, j'ai fini par découvrir sa retraite... à Enghien... J'ai attendu des jours entiers pour la voir, mais elle ne paraissait pas... Enfin, un dimanche, à la messe, je pus me rencontrer avec elle... Un autre, je trouvai l'occasion de la saluer au passage. Ce jour-là, je remarquai qu'à ma vue, elle se troubla... Vous devez penser quelle force et quel espoir cela donna à cet amour naissant... Si bien que, devenant ambitieux, je résolus, téméraire que j'étais, d'entrer dans sa maison et de me faire admettre dans sa famille.

GAETAN.

Parfait !

ROBERT.

Sous le premier prétexte venu, je me présentai... Elle était seule... Elle répétait avec une amie et un monsieur, que je ne connaissais pas, un petit proverbe qu'elle devait jouer la semaine suivante... Je ne sais pourquoi, je ne sais comment, on me mit une brochure dans la main... Et je me trouvai lui dire des vers qui exprimaient tout le trouble de mon âme et lui disaient mon amour.

GAETAN.

Mais c'est charmant !

ROBERT.

Et elle, dans son rôle, mon ami, elle m'attendait. Elle m'aimait... Sa main pressait la mienne... Elle me souriait ! Ce n'était alors qu'une illusion, mais ma fièvre était telle que, déjà, je formais mille projets insensés... Je croyais être aimé, et une fée invisible me jetait à pleines mains tous les bonheurs espérés.

GAETAN.

Alors, pourquoi vous désoler ?

ROBERT.

Pourquoi?... Econtez : Devant moi, l'aïeul, qui est tout en cette maison, qui est son maître à elle, à qui elle obéit

aveuglement, l'aïeul a déclaré qu'il ne voulait jamais que le mot théâtre fût prononcé chez lui.

GAETAN.

Comment?...

ROBERT.

Son fils unique s'est tué à cause d'une actrice... C'est le théâtre qui a mis sa maison en deuil... et dans sa haine de vieillard, haine peut-être irréflectée mais inébranlable, le marquis de Préaulin enveloppe tout ce qui est comédien, comédienne, tout ce qui, de près ou de loin, touche à ce théâtre qui lui a pris son enfant.

GAETAN.

Il est sévère, ce cher monsieur... (*Grave, à Robert :*) Devant cette déclaration, vous avez quitté sa maison... et peut-être renoncé à votre amour?

ROBERT, *d'une voix sourde.*

Non !... J'ai courbé le front... je suis resté muet... et j'y suis retourné.

GAETAN.

Dans quelles conditions?

ROBERT.

Je n'ai pas dit que ma mère était comédienne. On sait seulement que mon père est mort. Quant à ma mère, on croit qu'elle habite la province et que je la vois rarement ?... Voilà bientôt un mois que cela dure ! Souvent, j'ai rougi du stratagème que j'employais et qui était presque une offense pour ma mère... Mais aimé de Christiane, estimé de son grand-père, je voyais les portes de cette maison qui m'étaient grandes ouvertes, et de peur que cet accueil affectueux ne dégénérât en froideur, j'ai caché la vérité.. (*Mouvement de désespoir de Paula toujours dissimulée sous la tapisserie de gauche.*)

GAETAN.

Et vous oubliez votre mère !

ROBERT.

Que voulez-vous ? cet amour est toute ma vie !

GAETAN.

Ah ! vous avez bien fait de ne rien dévoiler à Paula ! La

pauvre femme !... Elle, qui est si orgueilleuse de vous : Si elle pensait que vous rougisseriez d'elle...

ROBERT.

Si je cache qu'elle est ma mère, c'est parce qu'elle appartient à ce théâtre, qui serait un obstacle à mon bonheur !

GAETAN, avec éclat, passant à droite.

Ah ! que l'amour rend égoïste, bon Dieu ! Eh bien ! oui, elle est comédienne ! mais retenez bien ceci, et ne le prenez pas comme venant d'un sermonneur et d'un moraliste..., prenez-le comme venant d'un ami et d'un ami sincère... Du moment qu'une femme a été honnête toute sa vie et qu'elle fut une mère irréprochable, son fils n'a pas le droit de la désavouer !

ROBERT.

Je sais bien tout ce que vous me dites et je me le suis dit déjà... Mais tenez, aujourd'hui, ma vie est à ce point rivée à celle de Christiane, qu'elle a déjà loyalement avoué à son grand-père l'amour qu'elle ressentait pour moi. Déjà l'on a presque éconduit un prétendant, le vicomte de Torigny, à qui le marquis avait à peu près promis la main de sa petite fille. Ce rêve va devenir une réalité. Et je ne dois pas, je ne veux pas risquer de renverser tout cet échafaudage, en révélant que je suis le fils d'une actrice et que je suis né dans ce théâtre, que l'on méprise et que l'on haït !

PAULA, derrière le rideau, étouffant un sanglot.

Oh ! oh ! mon Dieu !

GAETAN, à Robert.

Ah ! Robert ! mon ami... mon enfant... que de larmes et de souffrances tu prépares pour ta pauvre mère !...

ROBERT, pleurant.

Eh ! je le sais bien ! Oui, je sens que j'agis mal. Mais que voulez-vous ? une force invincible me pousse vers Christiane. Je l'aime... je l'aime... Et plutôt que de la perdre, mon ami, je vous le jure, j'aimerais mieux mourir !

GAETAN.

Et pour que tu vives, il faut que tous ignorent que tu es le fils de Paula !

ROBERT.

Oui ! oui ! c'est affreux, mais il le faut !...

GAETAN.

Et que vas-tu faire ?

ROBERT.

Ah ! ne me le demandez pas !

GAETAN.

Je le devine ! Tes visites chez ta mère vont cesser tout à fait... Tu ne viendras pas, de peur que Paula ne te demande de sortir avec elle et que tu ne sois forcé de lui offrir ton bras... Je te tutoie, ça t'est égal ! (*Après un temps.*) Ce soir, elle a du monde à diner... des camarades, des amis. Et tu ne resteras pas de peur qu'elle ne te présente et que ces gens ne fassent courir le bruit que tu es le fils d'une honnête femme !...

ROBERT, très contraint.

Ce soir... je suis, en effet, attendu chez le marquis, mais par grâce, n'exagérez pas ainsi les choses...

GAETAN.

Ah ! Robert ! je te le dis sérieusement, comme te le dirait ton père, qui était mon ami : ce que tu fais est mal et tu n'es qu'un ingrat !

ROBERT.

Gaëtan !

GAETAN.

Je ne saurais blâmer ton amour, mais je blâme les sacrifices qu'il t'impose et que dans ton égarement tu acceptes... (*A ce moment, Paula soulève entièrement la tapisserie ; elle essuye brusquement ses larmes et elle se montre aux deux hommes.*) Silence ! Voici ta mère... Laisse-moi faciliter ta retraite !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PAULA, puis JEANNETTE.

PAULA, maîtrisant une grande émotion et souriant.

Eh bien !... Robert a-t-il daigné se confesser ?

GAETAN.

Ce n'est rien... un enfantillage... Seulement, ce soir, il ne peut rester... Des amis l'attendent à dîner, et cela le gênait de... alors... (*A part.*) Je m'embrouille.

PAULA, *seignant le plus grand calme.*

Mais va, mon cher enfant. Ai-je jamais prétendu te retenir?

GAETAN, *qui examinait Paula, à droite.*

On dirait qu'elle vient de pleurer.

JEANNETTE, *entrant par le fond et laissant ouvertes les portes, par lesquelles on aperçoit quelques personnes dans le salon.*

Madame, vos invités !..

PAULA.

Ah !... Eh bien ! va, Robert... (*Robert fait un mouvement vers la droite.*) On ne m'embrasse pas...

ROBERT.

Oh !... pardon... (*Il revient vers elle. — Parait à ce moment, sur le seuil de la porte du fond, le petit Rozebell. Il précède le vicomte de Torigny.*)

ROBERT, *à Paula.*

Au revoir ! au revoir ! (*Il sort précipitamment par la droite, sans voir Torigny, mais ce dernier l'a aperçu.*)

SCÈNE IX

GAETAN, PAULA, TORIGNI, ROZEBELL,]

INVITÉS au fond.

ROZEBELL, *toilette excentrique, s'ézayant, lorgnon, coiffure exagérée, à Paula.*

Ma chère Paula, je vous présente un mien ami, M. le vicomte de Torigny, un de vos fanatiques... M. de Torigny, dont je vous ai parlé si souvent.

TORIGNY, *s'inclinant.*

Madame...

PAULA.

Vous êtes le bienvenu, monsieur.

TORIGNY.

Pardonnez-moi, madame, vous allez trouver sans doute mon indiscretion bien grande... mais me sera-t-il permis de vous demander le nom de ce jeune homme qui causait avec vous lorsque nous sommes entrés ?

PAULA.

Nullement... C'est M. Robert Desvarennés... mon...
(*S'arrêtant.*) un de mes bons amis ! (*Torigny salue et redescend à gauche, près de Rozebell... Gaëtan vient vivement à Paula.*)

GAËTAN, à mi-voix à Paula.

Paula, que signifie ?...

PAULA, bas à Gaëtan, avec désespoir.

J'ai tout entendu... et je dois cacher à tous, à présent, qu'il est mon fils. (*François paraît, indiquant que le dîner est servi. Il est en grande livrée. Changement de ton.*) Messieurs...

TORIGNY, à part.

Ah ! M. Robert Desvarennés, l'ami de Paula... (*Il offre son bras à Paula, qui sort avec lui par le fond.*)

GAËTAN, à l'avant-scène.

Et en la voyant, ses invités vont se figurer que cette femme-là a tous les bonheurs du monde !...

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

Le foyer du théâtre de ***. Le soir d'une première représentation. — Au fond, les entrées donnant sur les couloirs. Cheminée à droite; grande entrée à gauche, divans à droite et à gauche. — Borne-sofa au milieu du théâtre. — Lustre. — Dans dans le couloir du fond, bustes de Corneille et de Racine.

SCÈNE PREMIÈRE

M^{me} SOPHIE, OUVREURES, L'INSPECTEUR, SPECTATEURS assis et se promenant de droite à gauche, puis M. LAUNOIS, médecin de service.

L'INSPECTEUR, très affairé, habit noir, cravate blanche, traversant le foyer. Aux ouvreuses qui pérorent.

Allons, mesdames, à vos postes! à vos postes! (Les ouvreuses s'éparpillent. Madame Sophie reste seule venant par la gauche, paraît Launois, le médecin de service, petit ricur, chapeau à larges bords, lunettes d'or, canne, etc.)

LAUNOIS, venant à madame Sophie.

Bonjour, madame Sophie! La grande pièce n'est pas commencée?

MADAME SOPHIE.

Non, monsieur le docteur, mais ça ne va pas tarder.

L'INSPECTEUR, revenant, de plus en plus affairé.

Ah! M. Launois... c'est vous qui êtes de service ce soir... très bien! fauteuil 42... Placez monsieur, madame Sophie! placez monsieur! (Il disparaît par la gauche.)

LAUNOIS, criant.

Permettez, je ne veux pas me placer maintenant...

MADAME SOPHIE, très calme.

Ne faites pas attention, M. le docteur... Notre nouvel inspecteur donne des ordres à tort et à travers; on les lui laisse donner, mais on ne les exécute jamais!

LAUNOIS.

Avez-vous le programme, madame Sophie?

MADAME SOPHIE.

Je vais vous le chercher ! (*Elle sort. — Le médecin va s'asseoir à droite, près de la cheminée.*)

SCÈNE II

LES MÉMES, L'AUTEUR BLOND et L'AUTEUR BRUN, *tenués excentriques, longs cheveux*. UN MARCHAND DE PROGRAMMES, puis FRANÇOIS, puis la BOUQUETIÈRE.

L'AUTEUR BLOND.

Oui, mon petit, cinq actes... reçus ici...

L'AUTEUR BRUN.

Cinq actes !... Voilà combien de temps que tu es reçu ?

L'AUTEUR BLOND.

Quatre ans. Tous les ans le directeur me dit : Attendez donc encore un peu, je crois que la saison sera meilleure.

L'AUTEUR BRUN.

A force d'attendre, elle finira par être joliment bonne.
(*Ils vont s'asseoir à gauche.*)

LAUNOIS, à madame Sophie.

Quels sont ces deux messieurs ?

MADAME SOPHIE.

Des auteurs.

LAUNOIS.

Et on les appelle ? ..

MADAME SOPHIE.

On ne les appelle jamais. (*Elle sort, après lui avoir remis son programme. — Entre François, habit bleu à boutons de métal, gilet blanc, gants trop grands, chapeau gris.*)

FRANÇOIS, ravi.

Voilà qui est beau !... Hum ! ces parfums !... ces femmes !...
Il y en a une flotte, de jolies femmes...

MADAME SOPHIE, *flatée, venant à lui.*

Monsieur est placé ?

FRANÇOIS.

Très mal, je vous remercie... Je suis aux secondes... sous un gros monsieur qui est enrhumé... *(Avec orgueil.)* Je suis le valet de chambre de madame Paula... On est très mal là-haut... mais je sais bien que le valet de chambre d'une étoile doit loger près du paradis. *(Il rit.)*

MADAME SOPHIE.

Il est charmant... et quel esprit...

L'AUTEUR-BLOND, *se levant.*

As-tu vu la dernière pièce du Gymnase ? Elle a eu un fier succès.

L'AUTEUR BRUN, *d'un ton doctoral.*

Moi, je ne l'aurais pas faite comme ça.

L'AUTEUR BLOND.

Tu aurais eu tort, puisqu'elle a réussi !

L'AUTEUR BRUN.

Possible ! mais moi, je suis de la nouvelle école... Je ne fais rien comme les autres.

LA BOUQUETIÈRE, *passant.*

Une jolie rose, un œillet. *(Les deux auteurs lui tournent le dos et sortent.)*

FRANÇOIS, *s'approchant.*

Donnez-moi une rose, mademoiselle, la plus grosse que vous aurez. *(La bouquetière lui donne une rose énorme. Il la place à sa boutonnière.)* Pour les femmes ! *(Il lui donne une pièce de monnaie et s'éloigne.)*

LA BOUQUETIÈRE.

Une pièce de quatre sous... En voilà un pingre... *(Elle aperçoit Rozebell qui entre ; elle va lui offrir ses fleurs.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, ROZEBELL.

ROZEBELL, *s'essayant plus que jamais.*

Bonjour, Nini. Y a-t-il une belle salle, dis ?...

LA BOUQUETIÈRE.

Magnifique ! (*Elle s'éloigne.*)

ROZEBELL, *apercevant Launois qui lit toujours.*

Tiens, voilà M. Launois, — ce cher docteur.

LAUNOIS, *à part.*

J'espérais qu'il ne m'avait pas vu.

ROZEBELL.

Ça va bien ? Non, n'est-ce pas, toujours impressionnable ?

LAUNOIS.

Permettez...

ROZEBELL.

J'ai toujours ma grande photographie artistique. Il faudra que je fasse votre portrait...

LAUNOIS.

Non, merci, vous n'auriez qu'à me faire ressemblant. (*Il lui tourne le dos et sort.*)

ROZEBELL.

Eh bien ! il s'en va.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ZAZA, *en grande toilette* LE BARON, *portant la lorgnette, la boîte de bonbons, etc.*

ROZEBELL.

Eh ! mais, voilà Zaza. (*Allant à elle.*) Bonjour, chère...

ZAZA.

Nous arrivons trop tôt, n'est-ce pas ? C'est la faute du baron... Il veut voir le commencement... Comme si c'était bon genre... de ne déranger personne !

LE MONSIEUR.

Pourtant, chère belle...

ROZEBELL, à Zaza.

Mais comment se fait-il ?...

ZAZA.

Que je ne joue pas dans la pièce nouvelle ?... Vous n'avez donc pas lu les journaux ? Ça a fait assez de bruit ! On m'avait donné un bout de rôle... J'ai refusé...

ROZEBELL.

Et vous avez bien fait... Avec un talent comme le vôtre !

ZAZA.

Ah ! non... j'en ai assez des bouts de rôles. (Au monsieur.) Avez-vous la lorgnette, baron ?

LE BARON.

Oui, chère belle !

ZAZA.

J'ai l'avant-scène A... Vous viendrez me voir... Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas su que j'avais refusé ce rôle... Ça a fait vraiment du bruit. (Elle sort avec le baron par le fond.)

SCÈNE V

ROZEBELL, Ouvreuses, Spectateurs, GAETAN.

ROZEBELL.

Elle est délicieuse, cette Zaza... et le baron aussi... faudra que je fasse leurs portraits... (Apércevant Gaëtan.) Mais voici monsieur de Sambreuil, (Allant à lui.) Cher ami...

GAETAN, à part.

Son ami, déjà !

ROZEBELL.

Vous avez vu Paula ? Elle va bien ? Charmant, le dîner

qu'elle nous a offert, l'autre jour... mais, elle était un peu triste... Ce M. Desvarennès lui tient au cœur ?

GAETAN.

Oui, beaucoup.

ROZEBELL.

Dites donc, il faudra que je fasse votre portrait ?

GAETAN.

Vous-êtes trop aimable ! Est-ce une bonne industrie que la vôtre, au moins ?

ROZEBELL.

Détestable ! Entre nous, vous autres artistes, — car vous êtes artiste, — vous êtes d'une exigence... Je fais votre photographie gratis... Je n'en vends pas une... mais, il vous en faut des douzaines et rendues à domicile !

GAETAN.

Alors ?...

ROZEBELL.

Seulement, ça amène chez moi une foule de jolies femmes, voilà ! J'ai fait la petite Nini, la danseuse... à califourchon sur une chaise et fumant un cigare... On m'en a interdit la vente.

GAETAN.

Précaution inutile !

ROZEBELL.

Oui!... mais pendant un mois, elle m'a adoré ! Ça m'a coûté les yeux de la tête ! Mais vous avez l'air inquiet... C'est cette première qui vous tourmente.

GAETAN.

Oui, en effet...

ROZEBELL.

Joli coup d'œil que cette salle, hein ?

GAETAN.

Coup d'œil effrayant !

ROZEBELL.

J'avais eu une idée, moi...

GAETAN.

Une idée à vous ?...

ROZEBELL.

Je voulais un soir de première établir mon objectif sur

la scène, et tirer ainsi tous les spectateurs ; mais le directeur m'a refusé cela... Il a prétendu que cela eût gêné la représentation !

GAETAN.

Eh ! il n'est pas besoin de tant de choses pour faire le portrait d'une première. Voulez-vous la salle ?... Beaucoup de méchanceté, beaucoup d'esprit, plus encore d'indifférence ! Au balcon, dans les loges, des femmes charmantes, toutes constellées de diamants. Sont-elles venues pour voir ? Non, elles sont venues pour être vues, et, certes, ce spectacle-là vaut bien l'autre ! Voyez-vous, rôdant dans les couloirs, ces messieurs à l'air gracieux, mais inquiet, ce sont les auteurs qu'on ne joue pas ce soir... Si la pièce est bonne, ils ne s'en consolent jamais ! A l'orchestre, les journalistes... lorgnant d'un œil distrait, se rongant les ongles d'un air narquois... semblables à des tigres attendant le moment propice pour vous dévorer ! Partout, dans tous les coins, les camarades, les bons petits camarades, qui vous soutiendront bien, soyez tranquilles !... Mais derrière ce rideau impassible, tout un monde anxieux... depuis le directeur qui sue à grosses gouttes, jusqu'au figurant qui vient coller son œil au trou de la toile pour examiner si la salle est bien disposée ! Derrière le rideau, l'artiste qui tremble ! Si sa mémoire lui faisait défaut !... Et l'auteur ? Ah ! l'auteur qui a été si grincheux, si nerveux, si agaçant aux répétitions, il serre silencieusement la main à tous ceux qu'il rencontre, et, chacun lui donne du courage en lui en demandant ! Et puis, l'heure est venue ! Le garçon de théâtre agite la cloche... C'est le premier coup de canon qui annonce que l'action va s'engager ! Le régisseur étouffe dans son habit noir. Il rassemble ses choristes comme un chien de berger ! Il frappe les trois coups... Le murmure de la salle s'apaise, l'orchestre jette ses premiers accords... On joue l'ouverture !... Le rideau se lève ! Le rideau est levé !... (*S'adressant à la cantonade.*) Oh ! public, ne sois pas trop cruel... Mesdames, cessez de rire derrière vos grands éventails, abandonnez un moment vos bonbonnières... Et vous, hydres du journa-

lisme, ne grincez pas trop des dents et criez-nous courage dans un premier bravo !

ROZEBELL.

Cher ami, rassurez-vous, Paula a été splendide à la répétition générale... Je vous quitte... Je vais retrouver la grande Zaza dans son avant-scène. (*Il sort vivement.*)

SCÈNE VI

GAETAN, puis ROBERT.

GAETAN, *un moment seul.*

Ah ! ce murmure, ce bourdonnement... malgré tout, j'ai peur...

ROBERT, *paraissant par la droite.*

Gaëtan !

GAETAN.

Robert ! Ah ! tu es venu la voir jouer... merci ! Cela me donne confiance !

ROBERT.

Ah ! oui ! je n'ai pas eu le courage de laisser passer cette représentation sans au moins y assister.

GAETAN.

C'est bien, cela ! Tu sais que ta mère écoutait notre conversation l'autre soir. Oui ! il y avait quelqu'un dans le confessionnal !... Elle connaît la situation, et dame, elle en a versé de ces larmes.

ROBERT, *assis sur le sofa.*

Oh ! pauvre mère !

GAETAN.

Mais tu es allé sur le théâtre, n'est-ce pas, tu l'as vue, tu l'as rassurée ?

ROBERT.

J'ai pénétré sur la scène à grand'peine ! Le soir d'une première, la consigne est rigoureuse. J'avais hâte de la voir, de la consoler... de lui prouver que je ne l'oubliais pas, et

je me heurtai à des employés qui me barraient le passage !... Enfin, je parvins à sa loge... La porte en était entrebaillée. Et je vis se reflétant dans une glace son visage attristé... Je ne sais ce qui se passa en moi... je craignis des reproches, trop justes, hélas... et je me retirai tout tremblant.

GAETAN.

Quoi ! tu ne l'as pas vue ? *(Il se lève.)*

ROBERT.

Je n'ai pas osé.. Je n'ai pas osé !

GAETAN.

Ehfin, tu es venu, c'est le principal, où es-tu placé ?

ROBERT, *lui montrant son coupon..*

Fauteuil de balcon.

GAETAN.

Très bien ! Elle nous verra tous deux en même temps. Mais, je crois que ta présence lui fera plus de plaisir que la mienne... Maintenant que tu es là, j'ai confiance. *(On entend la sonnette électrique. Tout le monde sort peu à peu.)* Voici le premier appel... Allons, mon cher Robert, viens vite. Après l'acte, je veux que tu viennes embrasser Paula... *(A mi-voix.)* Je n'ai pas dit ta mère. *(Il entraîne Robert, et sort avec lui par la gauche.)*

SCÈNE VII

M^{me} SOPHIE, OUVREUSES, au fond quelques SPECTATEURS, TORIGNY.

TORIGNY, *qui est entré sur les derniers mots de Gaëtan.*

C'est lui... fort bien !... J'étais certain qu'il assisterait à cette première... lorsqu'on est l'ami de la principale interprète... Ah ! Rozebella eu une excellente idée, vraiment, en me conduisant chez Paula... Il me suffira de prouver à la jolie Christiane que M. Robert est indigne d'elle... *(Remontant et ajustant son monocle.)* Eh ! mais, c'est cet excellent M. Durosier !... Christiane s'appuie à

son bras... Elle est ravissante, et, d'honneur, si je ne l'aimais par intérêt, je serais capable de l'aimer par amour. (*Venant du dehors, paraît Christiane, suivie de Durosier, en habit noir, et d'Hélène. Les deux jeunes filles sont en toilette de soirée et portent des sorties de bal.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CHRISTIANE, HÉLÈNE, DUROSIER.

DUROSIER.

Ah ! M. de Torigny... Ce cher vicomte... (*Ils viennent en scène.*)

TORIGNY.

Vous arrivez juste... La pièce nouvelle va commencer, et l'on dit que, dans le premier acte, (*Avec intention.*) Paula a une scène splendide. (*Mouvement de Christiane.*)

CHRISTIANE, *se contenant.*

Alors, décidément, elle est bien belle, cette femme ?

TORIGNY.

Pour moi, mademoiselle, c'est une femme très ordinaire...

HÉLÈNE.

Permettez. Je l'ai déjà vue jouer... et non-seulement elle a du talent, mais elle est pleine de charmes!...

CHRISTIANE, *nerveuse.*

Oh ! toi, Hélène, tu trouves bien tout ce qui a rapport au théâtre.

HÉLÈNE.

Vas-tu me blâmer de cela ? Si nous y sommes ce soir, au théâtre, c'est bien grâce à toi et pour toi.

DUROSIER.

Oh ! oui, par exemple. Dans ce moment-ci, le grand-père croit mademoiselle Christiane à la maison.

HÉLÈNE.

Ah ! c'est un vrai coup d'État, et si nous sommes pris...

DUROSIER, *passant à droite*

Ça m'est égal... Je suis charmé d'être ici... Tous ces

gens connus que l'on coudoie... Des journalistes, des auteurs, des acteurs... Je crois que j'ai rencontré Mélingue en montant... Il m'a même marché sur le pied... Et toi, Hélène, es-tu contente ?

HÉLÈNE.

Moi, enchantée !

DUROSIER.

Un jour, tu viendras ici... Seulement ce ne sera pas une pièce d'un auteur quelconque que l'on jouera..., ce sera une pièce de ton auteur à toi... *(Il remonte et va examiner le buste de Corneille.)*

CHRISTIANE, *fiévreuse.*

Eh bien, monsieur, je suis venue.

TORIGNY.

Et je vous en remercie, mademoiselle.

HÉLÈNE.

Elle a eu tort. Car, en somme, rien ne fait supposer que M. Desvarennes... se soit moqué d'elle... comme vous l'avez assuré, M. de Torigny !...

CHRISTIANE.

Hélène !...

HÉLÈNE.

Je sais ce que je dis, moi, je ne suis plus une enfant.

CHRISTIANE.

En effet, j'ai eu tort peut-être, et c'est mal à moi, sans doute, de...

TORIGNY.

Mademoiselle, je ne vous répondrai que ceci : M. Robert est déjà dans la salle. *(Mouvement de Christiane.)* Venez, et, à l'entrée de Paula, vous le verrez pâlir.

CHRISTIANE, *avec douleur.*

Il est ici ! Ah ! il m'avait donc menti !...

MADAME SOPHIE, *paraissant au fond.*

Messieurs, mesdames, le rideau est levé depuis longtemps. *(Musique.)*

CHRISTIANE, *très agitée.*

Allons, vite... dans notre loge.

TORIGNY.

Vous avez le coupon ?

HÉLÈNE.

C'est mon père qui l'a :

TORIGNY, *allant frapper sur l'épaule de Durosier,
qui continue à tout contempler.*

M. Durosier...

DUROSIER, *revenant.*Ah ! bien... Oh ! mon ami, je regardais le portrait de
Corneille... Je trouve que je lui ressemble un peu... de
dos.CHRISTIANE, *très agitée.*

Allons, je vous en prie...

DUROSIER, *présentant son coupon à l'ouvreuse.*Loge de face, chère madame !... M. de Torigny, offrez
donc le bras à ma fille. *(Il prend le bras de Christiane.
Torigny offre le sien à Hélène. Ils sortent ainsi par le fond.)*MADAME SOPHIE, *criant au fond.*

Madame Cormoran, loge 40.

UNE VOIX.

Fauteuil 18, fauteuil 22.

SCÈNE IX

MADAME SOPHIE, MADAME ALFRED, UNE AUTRE
OUVREUSE, puis FRANÇOIS, puis LES DEUX AU-
TEURS et la BOUQUETIÈRE.MADAME SOPHIE, *à une ouvreuse qui paraît de l'autre côté.*

Eh bien, madame Alfred ?

MADAME ALFRED, *jeune ouvreuse.*

Eh bien, madame Sophie ?

MADAME SOPHIE.

Encore une pièce qui se met en route. *(Elles viennent
s'asseoir à droite près de la cheminée.)*

MADAME ALFRED.

Ce sera bon, ce soir, comme bénéfice.

MADAME SOPHIE.

Laissez donc... rien que des faveurs. Ça grogne tout le temps et ça ne donne rien à l'ouvreuse.

MADAME ALFRED

Et qu'est-ce que c'est que cette pièce-là ?

MADAME SOPHIE.

C'est de l'antique ! *Judith et Holopherne*. C'est beau comme décors, à ce qu'on dit... Le camp assyrien surtout. Paraît qu'il y a un effet de lune !...

MADAME ALFRED.

Moi, j'aimerais bien un théâtre où l'on jouerait l'opérette.

MADAME SOPHIE.

Fi ! l'horreur ! Pouvez-vous bien dire ça, madame Alfred... L'opérette, une gangrène, quoi... (*Se rapprochant.*) Il y a une fois, madame Cormoran, qui avait un billet pour les Bouffes... et qui me l'a z'offert... J'y suis-tallée, pour l'obliger... Ça m'a fait pitié, et puis c'est au diable, ce théâtre-là... quand on demeure à Ménilmontant... Ne me parlez donc pas de votre opérette.

FRANÇOIS, *entrant effaré.*

Mesdames ! mesdames ! (*Criant.*) Mesdames !... (*Elles ne lui répondent pas et continuent de bavarder.*)

MADAME SOPHIE, *sursautant.*

D'où donc qu'il sort celui-là ?

FRANÇOIS, *très ému.*

C'est plein, là-haut ; ils n'ont pas voulu me laisser rentrer. Ils m'ont même bosselé mon chapeau !

MADAME SOPHIE, *de mauvaise humeur.*

Voyez à la troisième galerie, mon garçon !

FRANÇOIS.

Merci ! — Autant monter sur les toits Notre-Dame, alors ! (*On entend des applaudissements.*)

LA BOUQUETIÈRE, *qui vient d'entrer.*

Madame Paula vient d'entrer en scène !

FRANÇOIS.

Elle est en scène, et je ne suis pas dans la salle ! (*Il remonte.*)

MADAME SOPHIE.

C'est terrible, en effet ! (*Rentrée des deux auteurs.*)

PREMIER AUTEUR.

Dites-moi, vous n'avez pas un coin ?

MADAME SOPHIE.

Un coin ! jamais de la vie !

PREMIER AUTEUR.

Il y a une loge vide !

MADAME SOPHIE, *avec gravité*.

C'est celle du ministère.

DEUXIÈME AUTEUR.

Il y a une autre loge où il n'y a que deux dames.

MADAME SOPHIE, *à mi-voix*.

Oh ! celle-là ! c'est celle d'un journal très exalté ! (*Elle leur tourne le dos et revient s'asseoir. On entend des applaudissements.*)

FRANÇOIS.

Oh ! mais applaudit-on !

DEUXIÈME AUTEUR.

C'est la claque.

MADAME SOPHIE, *bondissant*.

La claque ! Eh bien ! on vous en donnera des claques comme ça, à vous !

LA BOUQUETIÈRE.

Madame Paula ne dit pas un mot sans être applaudie.

MADAME ALFRED, *à madame Sophie*.

Cette pièce-là est donc meilleure que les autres ?

MADAME SOPHIE.

Non, madame Alfred ! Les pièces de théâtre, voyez-vous, c'est comme les gouvernements... l'idée est toujours la même, seulement on change le titre ! (*Le bruit dans la salle cesse brusquement et l'on entend un murmure.*)
Tiens ! on n'entend plus rien !...

MADAME ALFRED.

Serait-il arrivé quelque chose ?... (*Quelques spectateurs que l'on vient d'apercevoir dans les couloirs rentrent en ce moment en causant. Rozebell est parmi eux.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, ROZEBELL, SPECTATEURS, OUVRÉUSES, TORIGNY, DUROSIER, HÉLÈNE, CHRISTIANE, *tous les personnages de l'acte, puis* ROBERT.

FRANÇOIS, *apercevant Rozebell.*

Ah ! monsieur, vous étiez dans la salle. — Que vient-il de se passer ?

ROZEBELL.

C'est Paula qui vient de se trouver mal.

ROBERT, *venant par le fond à droite.*

Enfin ! j'ai donc pu sortir de cette foule qui se presse dans les couloirs... Courons sur la scène... *(Il va s'éloigner par la gauche premier plan. Christiane paraît seule d'abord, puis bientôt, derrière elle, Hélène, Torigny et Durosier.)*

CHRISTIANE, *arrêtant Robert.*

M. Desvarences...

ROBERT, *stupéfait.*

Vous, mademoiselle !...

CHRISTIANE, *railleuse.*

Oh ! ce n'est pas bien... vous prétextez des affaires graves pour éviter de venir à Enghien... et vous êtes ici...

ROBERT.

Pardonnez-moi, mais...

CHRISTIANE, *se contraignant.*

Enfin, puisque le hasard nous fait nous rencontrer, vous voudrez bien nous tenir compagnie. Offrez-moi votre bras !...

ROBERT.

Mademoiselle...

CHRISTIANE, *très fiévreuse et à mi-voix.*

Quoi ! vous refusez une faveur qu'hier encore vous eussiez implorée...

TORIGNY, *s'avançant et souriant.*

Vous infligez à M. Robert une véritable torture, mademoiselle ! N'est-il pas juste qu'il aille prendre sur le théâtre des nouvelles de la belle Paula ?

DUROSIER.

M. le vicomte...

ROBERT, *l'interrompant.*

Monsieur, je ne vous comprends pas...

TORIGNY, *allant à lui et à mi-voix.*

Si fait. Vous me comprenez parfaitement.

ROBERT, *s'aninant.*

Expliquez-vous !

TORIGNY.

A quoi bon ?

ROBERT.

Je veux une explication, entendez-vous, et je saurai bien vous forcer à me la donner !

TORIGNY.

Vous l'exigez?...

ROBERT.

→ Oui.

TORIGNY.

Eh bien ! soit !... Vous avez été accueilli chez M. le marquis de Préaulin et vous avez abusé de sa crédulité ; vous avez obtenu la main de mademoiselle Christiane et vous avez voulu en faire votre dupe. (*Robert a une exclamation de colère.*) Mais mademoiselle de Préaulin sait la vérité, elle sait pourquoi vous vous trouvez ici ce soir ; elle sait enfin que Paula est votre maîtresse ! (*Gaëtan reparait à ce moment. Torigny a élevé la voix, ce qui a fait se retourner, puis redescendre les personnages groupés au fond.*)

ROBERT, *avec un cri.*

Ma maîtresse ! vous en avez menti, monsieur, c'est ma mère !

CHRISTIANE, *avec une exclamation de joie.*

Sa mère !...

GAETAN, *qui s'est avancé du côté de Robert, à la droite du public, à Torigny.*

Monsieur ! vous êtes un drôle !... (*Torigny reste interdit. Christiane serre avec joie la main d'Hélène. — Tableau.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

La loge de Paula, très élégante. A droite, grande glace surmontée de candélabres, auprès une psyché. Porte au fond. — Partout, des costumes accrochés. — A gauche, un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

PAULA, LAUNOIS, JEANNETTE, L'INSPECTEUR,
puis LE COIFFEUR. *Paula, en costume de Judith est assise à gauche sur un canapé, Launois lui tient la main.*

LAUNOIS.

Allons, ça va mieux, ça va mieux !

PAULA.

Oui, ce n'était rien... une vive émotion... Dans l'état nerveux où je me trouvais... l'effet a été deux fois plus violent... Cela est passé.

LAUNOIS.

Ça m'a tout bouleversé... Je parie que j'ai la fièvre.

PAULA, *souriant*.

Non, mon cher docteur.

LAUNOIS.

Que voulez-vous, c'est plus fort que moi. Je ne puis supporter le mal de mes clients.

JEANNETTE, *derrière le canapé*.

Eh bien ! vous seriez agréable dans une maladie dangereuse !

LAUNOIS, *se redressant*.

Dans un cas pareil, mademoiselle, je me ferais violence, je me surmènerais... je sauverais mon client... mais je n'en reviendrais pas !

PAULA.

A-t-on fait l'annonce ? *(Elle passe à droite.)*

L'INSPECTEUR.

Oui ; elle a été très bien accueillie. *(Il sort.)*

LAUNOIS.

Du reste, votre évanouissement est arrivé à point... juste à la fin de votre scène et du premier acte... Vous avez donc le temps de vous remettre tout à fait.

JEANNETTE, à Paula.

Ah ! voilà vos couleurs qui reviennent.

LAUNOIS, qui se regardait dans la glace, à gauche.

Oui, voilà mes couleurs qui reviennent... Oh ! ce ne sera rien. *(Entre le coiffeur.)*

LE COIFFEUR.

Avez-vous besoin de moi, madame Paula ?

PAULA.

Non, merci... Je garde cette coiffure... Dites-moi... que fait-on en scène ?

LE COIFFEUR.

On achève de poser le décor. *(Il sort.)*

SCÈNE II

PAULA, LAUNOIS, JEANNETTE.

LAUNOIS.

N'est-ce pas l'acte où Judith se pare pour se rendre ensuite dans le camp assyrien ?

PAULA, devant la glace, tandis que Jeannette place sur ses épaules un riche péplum.

Oui, docteur, oui.

LAUNOIS.

Si elle était aussi belle que vous, ma chère amie, je comprends qu'Holopherne se soit laissé trancher la tête...

PAULA.

Vite, Jeannette, mes bracelets. *(Jeannette va prendre une petite boîte sur la psyché et l'apporte.)*

LAUNOIS.

Dites-moi donc ce qui a provoqué cet évanouissement ?

PAULA.

Depuis quelques jours, mon ami, j'étais séparée de mon fils... de Robert... que vous connaissez.

LAUNOIS.

Je l'ai soigné dans le temps.

PAULA.

Vous savez combien je l'adore... Et, ce matin encore, je redoutais de l'avoir à jamais perdu !

LAUNOIS.

Que dites-vous là !

PAULA.

Oui... J'étais fiévreuse, agitée... En entrant en scène, en voyant cette salle comble, j'eus comme peur... Enfin, je jouai, machinalement, d'instinct. (*A Jeannette.*) Mon écharpe ! mon écharpe ! (*Reprenant.*) J'eus un grand succès... les applaudissements m'étourdirent... et, tout d'un coup, je l'aperçus, lui, Robert, pâle, inquiet, au balcon... Ma joie fut tellement grande de voir qu'il ne m'avait pas tout à fait oubliée, qu'il me sembla que mon cœur se brisait, et, perdant connaissance, je tombai inerte en scène. (*Avec impatience.*) Sont-ils attachés, ces bracelets ?

JEANNETTE.

Oui, madame.

PAULA.

Maintenant, je suis presque heureuse... je le sais dans la salle... Seulement, une chose m'étonne... Comment se fait-il qu'il ne soit pas venu prendre de mes nouvelles ?

(*On frappe à la porte du fond.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, ROZEBELL

ROZEBELL, paraissant au fond.

Madame Paula, s'il vous plaît... Mais la voici !... Profitant de ce long entr'acte, je suis accouru vous féliciter et

m'assurer que cet évanouissement n'avait pas eu de suites fâcheuses... C'est M. Launois qui vous a secourue Ah! parfait! parfait! une cure merveilleuse, docteur!

LAUNOIS, *à part, avec humeur.*

Ah ça! mais on le trouve donc partout!

ROZEBELL.

Vraiment, ma chère Paula, vous êtes charmante ainsi. Il faudra que je fasse votre portrait.

LAUNOIS, *à part, à gauche.*

C'est un tic!

ROZEBELL, *sur le canapé.*

Dites donc, chère et belle, il vient de se passer un fait assez bouffon, au foyer du public.

PAULA, *à Jeannette.*

Prépare mon voile. *(Jeannette va préparer le voile au fond.)*

ROZEBELL.

Un fait assez bouffon à votre sujet... oui, à votre sujet.

PAULA.

Comment?

ROZEBELL.

C'est mon ami... mon ami intime... Torigny. Torigny avait fait sur vous une petite plaisanterie... je ne sais pas laquelle... lorsqu'un jeune homme de très bonne tournure... décoré... celui, je crois, que vous nous avez présenté, il y a quinze jours, comme étant l'un de vos bons amis.

PAULA, *inquiète.*

Eh bien?

ROZEBELL.

Eh bien, ce jeune chevalier a relevé le gant... et, parlant de vous... *(Riant.)* Ah! c'est charmant, c'est délicieux... Il a prétendu que vous étiez sa mère!

PAULA, *se levant.*

Robert! c'était Robert!... Que signifie... qu'avait-on osé dire sur moi? *(Elle vient à lui.)*

ROZEBELL, *intimidé.*

Torigny avait plaisanté... comme nous plaisantons tous.

PAULA.

Et qu'est-il survenu après la déclaration de Robert ?

ROZEBELL.

Ah ! dame, il l'a faite sur un ton si peu parlementaire, que Torigny, qui est à cheval sur le point d'honneur...

PAULA.

Achievez donc !

SCÈNE IV

LES MÊMES, GAETAN.

GAETAN, *entrant vivement.*

Paula, dépêchez-vous !... vous n'avez plus que quelques minutes.

PAULA, *courant à lui.*

Gaëtan ! vous allez me dire ce qui s'est passé au foyer entre M. de Torigny et Robert.

GAETAN.

Mais il ne s'est rien passé du tout, ma chère amie... Pour ma part, je ne sais rien.

ROZEBELL.

Comment, vous ne savez rien ! Vous étiez là quand M. Robert a dit à Torigny qu'il en avait menti.

GAETAN, *bas à Rozebell.*

Mais taisez-vous donc !

ROZEBELL.

Comment cela ?..

PAULA, *à droite.*

Ah ! Gaëtan ! vous me cachez quelque chose... Je veux savoir.

GAETAN.

Il n'y a rien, vous dis-je ! N'avez-vous pas assez de confiance en moi pour croire à ma parole !

PAULA.

Où est Robert dans ce moment ?

ROZEBELL.

Il a disparu après avoir provoqué Torigny !...

PAULA, avec un cri.

Un duel ! il y a un duel ! Ah ! mon fils !...

ROZEBELL, interloqué.

Son fils ! (*Poussé par Launois, il s'éloigne tout confus, suivi du médecin.*)

SCÈNE V

GAETAN, PAULA.

PAULA.

Alors vous me trompez, vous ? vous me cachez la vérité. De gaieté de cœur, vous me laissez dans l'incertitude... l'incertitude poignante et implacable, prévoyant, que dis-je ! sachant pertinemment qu'un grand danger menace mon fils, et refusant de me faire connaître la nature de ce danger et les moyens de l'éviter...

GAETAN.

Paula ! je vous en supplie..., faites-vous violence ! vous allez rentrer en scène dans un instant...

PAULA, passant à gauche.

Oh ! la scène, le théâtre ! mon rôle ! tout cela m'est bien égal, dans ce moment-ci ! Décidément, je suis le jouet d'une male chance inexorable... (*Elle tombe sur le canapé.*) Je n'ai plus dans ce monde qu'une tendresse, mon fils ! Et des circonstances fortuites m'en séparent, me font trouver des déceptions et des douleurs dans mon amour même ! Ce n'est pas tout, il paraît que je n'ai pas assez pleuré. Aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi, il va se battre en duel ! Et on me le tuera peut-être... et je ne le verrai plus... Gaëtan ! Gaëtan ! je vous en supplie, parlez-moi, dites-moi quelque chose ! ne me laissez pas dans ce doute et dans cet effroi ! (*Elle saisit les mains de Gaëtan.*)

GAETAN.

Eh bien ! soit ! je vais tout vous dire ; mais, par grâce, voyez les choses à leur vrai point de vue. Pour certains propos tenus sur vous, Robert a provoqué M. de Torigny. Mais on pourra facilement arranger l'affaire.

PAULA, *anxieuse*.

Vous croyez ?

GAETAN.

Je vous le promets !

PAULA, *passant à droite*.

Mais où est Robert ? Pourquoi ne vient-il pas ? Je veux le voir... je veux le voir ! *(Robert paraît au fond.)*

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT.

Me voici, ma mère !

PAULA, *courant, le saisit dans ses bras*.

Ah ! viens... Enfin ! je te revois ! je peux te presser sur mon cœur. Embrasse-moi ! embrasse-moi bien ! *(Elle le couvre de baisers.)* Voyons, réponds, cette fois t'ai-je retrouvé pour toujours ?

ROBERT.

Oùï, ma mère ! Gaëtan m'a appris que vous aviez entendu, que vous aviez surpris ma confession. Vous avez souffert, vous avez pleuré ! Je vous demande pardon de cette souffrance et de ces larmes !

PAULA.

Mais je te pardonne ! Tout est oublié, puisque te voilà et que tu me jures que tu ne me quitteras plus !

GAETAN.

Voyons, Paula ! il ne vous manque rien ?

PAULA.

Non ! rien ! car enfin, Gaëtan me l'a assuré. Cette provocation n'est qu'un enfantillage.

ROBERT.

Vous savez...

GAËTAN.

On s'est chargé de tout lui apprendre !

PAULA.

Ce duel n'aura pas lieu !

ROBERT, à qui Gaëtan fait des signes.

Ma mère !...

PAULA.

Tu hésites ! Gaëtan m'a menti...

ROBERT.

Ah ! ma mère !... mais vous ne savez donc pas pour quoi cette querelle est venue !... Celui que l'on avait congédié pour moi, chez le marquis de Préaulin, pour combattre l'amour de Christiane, lui avait persuadé qu'ici, dans ce théâtre, j'avais une maîtresse. Et savez-vous quelle était cette maîtresse qu'il avait choisie ? C'était vous ! Vous souriez et vous avez raison ! Mais, je n'ai pas laissé à terre une pareille insulte !... je l'ai relevée, et devant tous, j'ai demandé raison à cet homme de son mensonge et de sa calomnie !

GAËTAN.

Allons ! Ils veulent tous l'empêcher de finir son rôle !

PAULA.

Et tu te battras ?

ROBERT.

Pour vous et pour moi ! Car cet homme est mon rival et je veux, si je puis, l'empêcher de profiter de l'avantage qu'il a maintenant sur moi.

PAULA.

Comment ?

ROBERT.

En révélant que je suis le fils d'une femme de théâtre, je me ferme à jamais les portes de cette maison où je croyais avoir trouvé le bonheur... Je perds Christiane pour l'aban-

donner à un autre peut-être... Je ne le veux pas ! Et je me battraï !

PAULA.

Oh ! théâtre ! théâtre maudit. En ce moment, je l'exècre !... (*Elle passe à droite*.)

GAËTAN.

Paula !

PAULA.

Tout vient de lui ! ce théâtre, qui vous donne en public, qui vous livre sans merci aux railleries, aux sarcasmes et aux affronts ! Tu es actrice... tu mènes une existence régulière, c'est vrai... mais, sous prétexte que tu n'es ni vieille ni laide, il faut absolument que tu aies des intrigues... et parmi les amants qu'on te donne, ton fils sera compté !... Eh ! pourquoi aussi recherchez-vous ces joies de vanité ? Vous êtes mère, eh bien ! faites n'importe quel métier, mais ne venez pas de gaieté de cœur vous clouer au pilori !...

GAËTAN.

Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites, et, tout à l'heure, vous le regretterez !

PAULA.

Robert ! Robert ! jure-moi que tu ne te battras pas !

ROBERT.

Je sais tenir une épée, ma mère !

PAULA.

Oui ! oui ! on sait tenir une épée, et le hasard veut que...

ROBERT.

Vous avez été insultée, et je ne vous défendrais pas !...

PAULA, *avec déchirement*.

Eh ! toutes les insultes du monde... mais ta vie ! ta vie !... Ne me rejette pas dans toutes ces anxiétés et toutes ces terreurs, dis-moi que tu ne te battras pas... Tu ne réponds rien ! Oh ! Gaëtan, dites-lui donc que je deviendrais folle, s'il mourait ! Quand doit avoir lieu ce duel atroce ?... Demain matin ?... dans quelques heures ! oh !... mais parlez donc ! parlez donc !... (*Revenant à Robert.*) Ecoute, Robert !... Ton existence m'appartient comme ton cœur...

tu n'as pas le droit de la jouer aussi étourdiment.... je ne te quitterai plus, je m'attacherai à toi ! je t'enchaînerai dans mes bras, sous mes baisers ! et nous verrons bien si tu t'échappes... Et nous verrons bien si tu te fais tuer !...
(Elle lui jette ses bras autour du cou. — On entend une cloche, puis une voix crie :)

On va commencer !...

GAETAN.

Paula, vous entendez, il va falloir bientôt entrer en scène...

PAULA, tenant Robert contre elle.

Je ne veux pas le quitter... il irait se battre !..

LA VOIX, au dehors.

On joue l'ouverture !...

[GAETAN.

C'est vous qui soutenez toute la pièce... Voyons, remettez-vous, ne désespérez pas !...

PAULA, faisant un effort.

Oui ! oui ! ah ! j'ai les nerfs dans un état. (Aidée de Robert et de Gaëtan, elle se traîne jusqu'à la glace de droite.)

ROBERT.

Ma mère... ma mère...

PAULA.

Ah ! tu la fais bien souffrir, ta mère, toi !... (Se plaçant devant la glace.) Voyons, es-tu bien costumée, comédienne... Ton blanc et ton rouge sont-ils bien mis ? Et ton fard cache-t-il habilement ta douleur !... Ah ! c'est que le public ne doit rien deviner... il faut du calme... quand la fièvre vous mine... et lorsqu'on a la mort dans le cœur, il faut à tous sembler radieuse ! (Éclatant en sanglots.) Ah ! ah ! je ne peux plus me tenir ! (Elle tombe accablée.)

GAETAN.

Paula... de grâce...

LA VOIX.

Le rideau est levé !...

PAULA, se redressant peu à peu.

Le rideau est levé ! allons... Quoique tu éprouves, quelles que soient tes anxiétés ou tes douleurs, va-t'en réjouir

ton public!... Ils ont payé, ces gens, n'est-ce pas? ils ont payé! Reste-là, toi, Robert, ne t'en va pas. (*Elle se lève.*)

ROBERT.

Oui! oui! soyez sans crainte.

PAULA.

Oh! aujourd'hui, combien ce métier me semble affreux!.. Bientôt mon fils se battra en duel!... Déjà je le vois mourant!... Et il me faut aller jouer quand même, sourire à tout ce monde qui ne sait rien... Il me faut cacher ma douleur, sans quoi demain on prétendrait que mon talent s'en va!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LAUNOIS.

LAUNOIS, *entrant avec précipitation.*

Paula!... dépêchez-vous, vous allez manquer votre entrée.

PAULA.

Mon entrée! Oui!... Je te retrouverai là, Robert...

ROBERT.

Oui! oui!...

PAULA.

Allons, esclave, va sourire! Reine, va te faire acclamer!
(*Elle sort avec Launois par le fond.*)

SCÈNE VIII

GAETAN, ROBERT.

GAETAN.

Maintenant, mon ami, mon enfant, écoute-moi. S'il t'arrive malheur, ta mère n'y survivra pas... Consens à ce qu'on arrange l'affaire. M. de Torigny ne fera pas de difficultés, il a atteint son but. Réponds, acceptes-tu?

ROBERT.

Je refuse toute conciliation. Ce duel va-tout finir, et je l'accueille, ce duel, avec joie, avec reconnaissance.

GAETAN.

Eh bien ! laisse-moi prendre ta place ; en somme, je l'ai appelé drôle, ce monsieur !

ROBERT.

Prendre ma place ! Si je suis blessé, oui... mais quant à présent, mon devoir m'ordonne de me battre ! Cet homme s'est servi du moyen le plus bas, le plus vil, pour me démasquer. Eh bien ! j'ai jeté le masque, et j'en suis fier... J'avais honte de moi-même. J'en arrivais à me demander quel cœur battait dans ma poitrine... Mais on a insulté ma mère !... Ah ! tenez, je lui rends grâce, à cet homme, de son impudence ; elle m'a réveillé, elle m'a rendu à moi-même !... Oui, à présent, je vous le jure, je respire à l'aise, je relève le front, je me retrouve enfin !...

GAETAN.

Ah ! Robert !...

ROBERT.

S'il ne me tue pas, je veux, à force de sollicitude et de tendresse, faire oublier à ma mère et mon ingratitude et mon abandon... J'ai rougi d'elle... Eh bien ! je veux partout me montrer à ses côtés ! Je veux dire à tous : « Oui, je suis le fils d'une comédienne !... Oui, j'appartiens à ce théâtre que l'on méprise... » Je perds Christiane, je le sais... *(Sa voix faiblit et un sanglot l'étouffe.)*

GAETAN, près de lui.

Ah ! Robert, mon enfant, tu pleures...

ROBERT, se redressant.

Moi !... Eh qu'importe !... ma mère a assez pleuré, elle ! Que je souffre un peu, c'est bien le moins... *(Il passe à gauche.)* Gaëtan, mon ami, vous serez mon témoin, avec M. Durosier... Je vais partir, car si ma mère revenait, devant sa douleur, devant son effroi, je faiblirais peut-être... Ne lui dites rien... nous nous retrouverons au rendez-vous.

GAETAN, *le retenant.*

Robert, si ce duel n'est qu'un acte de désespoir, je serais coupable en ne l'empêchant pas.

ROBERT.

Mais vous-même, si j'avais été absent, et si l'on avait insulté ma mère devant vous, vous vous battriez demain.

GAETAN, *s'oubliant.*

Demain !... Allons donc... tout de suite !

ROBERT.

Vous voyez bien... Encore une fois, ce duel me réveille d'un sommeil infâme... Bénissez-le, et vous-même, dites-moi de me battre.

GAETAN.

Ah ! tu me désespères... (*Avec feu*) et tu m'enchantes. Tu es un brave cœur ! Va, pars vite, et à bientôt, à bientôt !

ROBERT.

Oh ! ma mère, ma chère mère ! vous avez retrouvé votre fils ! (*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE IX

GAETAN, *seul*, puis LAUNOIS, puis PAULA,
JEANNETTE, ARTISTES, etc., etc.

GAETAN.

Ah ! oui, elle l'a retrouvé, son fils... (*Changeant de ton.*) Elle l'a retrouvé... Oui, si le hasard le permet... J'aurais dû le retenir ; mais son ardeur m'a vaincu. (*Se jetant sur le canapé.*) J'ai eu une bonne idée de quitter l'Égypte !... Des désespoirs, des duels, des romans d'amour... (*On entend des applaudissements.*) On applaudit à tout rompre...

LAUNOIS, *entrant transporté.*

Jamais elle n'a été si belle !

GAETAN.

Paula, n'est-ce pas ?

LAUNOIS.

Parbleu ! Eh ! elle vient de jouer sa scène de séduction avec Holopherne... J'étais dans la coulisse... Ça m'a fait un effet... Je crois que ça m'a donné une douleur au cœur.

GAETAN.

Alors on ne s'est pas aperçu de son inquiétude et de ses angoisses ?

LAUNOIS.

On ne s'est aperçu que de son talent. (*Nouveaux applaudissements.*)

GAETAN, qui est au fond.

La voilà qui sort de scène. Elle est fêtée, entourée par tous ! Oh ! que c'est beau le succès, et que je voudrais donc un jour pouvoir mordre à ce gâteau-là. (*Entrée de Paula, entourée, fêtée. Elle est radieuse et tient des brassées de fleurs.*)

LAUNOIS.

Que de fleurs ! Quel triomphe !

JEANNETTE.

Avez-vous été belle, madame !

PAULA

Oui... Une scène magnifique. (*Regardant de tous côtés.*) Robert ! Robert ! (*A Gaëtan.*) Eh bien ! où est-il donc ?

GAETAN.

Il est retourné dans la salle.

PAULA,

Non ! vous me trompez encore... Il est parti pour s'occuper des préparatifs de ce duel... et il ne reviendra pas, peut-être ! Ah ! mon Dieu !... Et tout à l'heure, emportée par la fièvre, éblouie par ces lumières, enivrée par l'émotion, j'avais tout oublié ; et j'ai joué avec autant de calme et de sang-froid que si je n'avais rien eu à redouter pour lui... (*Éclatant en sanglots.*) Ah ! mes amis... mes amis...

la belle première!... le beau succès!... (*Nouvelles acclamations au dehors.*) Ecoutez-les, écoutez-les donc... ils applaudissent toujours... ils me rappellent. Ah! ce n'est plus le triomphe que je demande et que j'implore... c'est la vie de mon enfant.. c'est la vie de mon enfant! (*Elle tombe en sanglotant dans les bras de ceux qui l'entourent.* — *Tableau.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

Chez Paula. Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

PAULA, LAUNOIS.

Le médecin est près de la porte du fond, sur le point de sortir. Paula le retient.

PAULA.

Alors, mon cher monsieur Launois, vous croyez que je puis espérer un peu ?

LAUNOIS.

Mais certainement, certainement.

PAULA.

Oh ! vous le savez, je suis courageuse, et je préférerais que vous me dissiez franchement la situation, plutôt que de me tromper. La déception serait trop douloureuse.

LAUNOIS.

Avec les soins qui lui sont prodigués, la sollicitude qui l'entoure, M. Robert sera bientôt sur pied. Et je ne dis pas qu'aujourd'hui il ne puisse se lever un peu. Voilà le soleil qui se montre... Ça lui fera du bien, à ce cher enfant, de causer un peu avec lui. *(Il vient s'asseoir à droite.)*

PAULA, assise.

Mais, alors, mon cher Launois, c'est vous qui l'avez sauvé.

LAUNOIS.

Ne me remerciez pas de l'avoir guéri, mais bien d'avoir

pu le soigner... sans tomber malade... Pensez donc, une blessure aussi grave... un peu³ au dessous du poumon... des hémorragies... du sang... (*Frissonnant.*) Il m'a fallu une rude force pour ne pas tomber en syncope à chacune de mes visites..

PAULA.

Mon cher ami...

LAUNOIS.

Du reste, j'en ai conservé une fièvre... C'est elle seule qui me soutient... N'en parlons plus... j'aime mieux ça... Voilà bientôt trois semaines qu'il est au lit... Ah ! il a eu affaire à un adversaire habile... C'était un coup de maître.

PAULA.

Oui... c'est pour moi qu'il s'est battu... Oh ! quelle soirée !

LAUNOIS.

Aujourd'hui, tout cela est passé... Votre fils est là chez vous, près de vous. (*Il se lève.*)

PAULA.

A quel prix l'ai-je reconquis ? (*Elle se lève à son tour.*)

LAUNOIS.

Mais puisque bientôt il se portera comme un charme... Allons, au revoir. (*Il tend la main à Paula.*) N'est-ce pas que j'ai la fièvre ?

PAULA.

Non.

LAUNOIS.

Si... Vous verrez que lorsque notre blessé sera tout à fait guéri, c'est moi qui tomberai malade. (*Il sort, reconduit par Paula.*)

SCÈNE II

PAULA, puis JEANNETTE, puis GAETAN.

PAULA, à la porte de droite.

Il dort... Son sommeil est toujours aussi agité. Que faire ? Attendre... se résigner. (*Elle vient en scène.*) Le nom de cette jeune fille ne quitte pas ses lèvres ; elle est son unique pensée... C'est un amour profond qui l'emporte sur tout ! (*A Jeannette, qui entre.*) Ah ! Jeannette ! que tiens-tu donc là ?

JEANNETTE.

C'est une couronne magnifique. (*Elle montre une grosse couronne de feuillage doré.*)

PAULA.

Place-la avec les autres.

JEANNETTE.

Oh ! non, plus en vue... Elle est toute neuve. (*Elle va l'accrocher au fond et revient apporter des journaux.*) Voilà des journaux. Il y en a un où il y a votre portrait... à ce qu'il paraît, car il ne vous ressemble pas du tout... Du reste, dans ces journaux-là, je crois qu'ils font servir les mêmes portraits pour tous les artistes de Paris.

PAULA, à elle-même.

Il faudrait que Robert revît mademoiselle de Préaulin. Mais son grand-père lui permettrait-il de venir chez moi ? Et, qui sait, elle-même daignerait-elle franchir le seuil de cette maison ? (*Avec colère.*) Oh ! c'est elle qui est cause de tout !

GAETAN, entrant.

Et c'est elle qui tâchera de tout réparer.

PAULA.

Que voulez-vous dire, et d'où venez-vous ? Vous êtes parti depuis ce matin.

GAETAN.

J'arrive d'Enghien. Joli pays, jolie gare... et un lac... Non, je n'ai pas eu le temps de voir le lac.

PAULA.

Expliquez-vous donc !

GAETAN.

Permettez-moi de m'asseoir... Et toi, Jeannette, fais-moi faire deux œufs sur le plat, ma fille. Je n'ai encore rien pris.

JEANNETTE.

Tout de suite, monsieur Gaetan. (*Sortie de Jeannette.*)

SCÈNE III

PAULA, GAETAN.

PAULA.

Qu'êtes-vous allé faire à Enghien ?

GAETAN, *assis à droite.*

Depuis cet affreux duel et cette déplorable blessure, j'ai passé, avec vous, au chevet de Robert, presque toutes mes nuits...

PAULA.

Oui !... oh ! je vous remercie !

GAETAN, *se levant.*

Nous réglerons les remerciements plus tard... Cette nuit, pendant que vous reposiez, je puis vous le dire maintenant, il a été plus éperdu que les autres. Il s'est levé, il m'a pris les mains et il m'a supplié d'aller jusqu'à celle qu'il nommait sa fiancée et de l'amener à lui. Ce n'était pas

facile ! Malgré cela, ce matin, je suis parti... sans savoir comment je m'acquitterais de ma mission ! Je suis arrivé à Enghien, à l'endroit indiqué par Robert... décidé à faire un coup d'éclat... Je sonne... Une grande grille, une grosse cloche... Deux gros gros chiens ! On aboie !... mais on ne vient pas m'ouvrir ! Je resonance... Les chiens aboient de nouveau... Ils sont là pour aboyer ! Enfin, on se décide à ouvrir un guichet. Et une tête, une vieille tête, encapuchonnée dans une cornette noire, me demande ce que je veux. Je réponds carrément : « Je veux parler à mademoiselle Christiane ! » La vieille tête ouvre de grands yeux... mais elle n'ouvre pas la grille ! Toutefois, je remarque qu'elle n'a pas l'air trop revêché, et à travers le guichet, j'entends de la gagner à notre cause ! Je lui parle de Robert, je dépeins sa souffrance, je dépeins la vôtre, ma chère Paula..., et je dis à la tête : « Mademoiselle Christiane peut seule, par une pauvre petite visite, apaiser cette douleur générale ! — Mais, monsieur... — Courez répéter à mademoiselle Christiane ce que je viens de vous dire et rapportez-moi la réponse ! » La cornette disparaît..., le guichet se referme. Et je reste un bon quart d'heure à me demander si j'ai mal entamé mes négociations... quand le guichet se rouvre et lorsque la tête me jette ces mots délicieux : « Aujourd'hui même, mademoiselle Christiane ira rendre visite à M. Robert ! » Je donne l'adresse... toutes les indications voulues... Et bientôt, ma chère Paula, mademoiselle de Préaulin apportera à votre fils la consolation et l'espoir ! Et tout cela pour franc 45, en première ! Quelle belle invention que les chemins de fer !

PAULA.

Quel dévouement ! (*Elle lui serre les mains.*)

GAËTAN.

Puisque je suis le plus mauvais des comédiens, laisse-moi être le meilleur des amis !

PAULA.

Gaëtan !

GAETAN.

Oh ! oui, là ! franchement, j'ai pour vous une affection sans bornes... au point qu'à présent, je ne sais pas si j'aurais le courage de recommencer ma vie errante... Eh ! oui, Gaëtan, le bohémien, qui frémissait d'horreur à la pensée de vivre emprisonné, implore la captivité auprès de vous !

PAULA.

Alors, vous ne repartirez pas ?

GAETAN.

Peut-être ! mais laissons cela ! Qu'a dit le docteur ?

PAULA.

Il a dit que Robert pourrait se lever aujourd'hui... Il a voulu du reste s'habiller ce matin, et en ce moment, il repose... Je vais voir s'il est réveillé.

GAETAN.

Ne lui dites rien de la surprise que je veux lui faire...

PAULA.

Soyez tranquille ! (*Elle entre à droite.*)

SCÈNE IV

GAETAN, puis JEANNETTE, puis PAULA. et ROBERT.

GAETAN, seul.

Je l'adore, cette femme-là, ma parole d'honneur !

JEANNETTE, *entrant avec un plateau.*

Faut-il vous servir ici ?...

GAETAN.

Oui... là ! (*S'asseyant à droite.*) Je l'adore ce grand fou de Robert. Un moment, il m'a paru égoïste, ingrat... mais devant l'insulte, ah ! qu'il a bien revendiqué ce titre qu'il voulait cacher... Et comme il s'est battu... Donne-moi à boire, Jeannette ? (*Il lui tend son verre.*)

JEANNETTE, *versant.*

Vous avez eu une fameuse idée de revenir à Paris, vous, tout de même... *(Paula paraît, soutenant Robert.)*

GAETAN.

Ah ! voilà notre malade ! *(Il se lève et va à Robert.)*

ROBERT, *lui tendant la main.*

Mon ami !...

PAULA.

Vite, Jeannette, un fauteuil. *(Jeannette approche un fauteuil, Gaëtan le place à gauche.)* Il fait un temps excellent.

GAETAN.

Eh ! oui ! le printemps semble nous annoncer sa prochaine venue ! *(Jeannette va ouvrir la fenêtre. Robert s'assied.)*

PAULA.

Te sens-tu mieux ?

ROBERT.

Oh ! oui ! bien mieux...

JEANNETTE, *tirant Gaëtan par le pan de son habit.*

M'sieu Gaëtan, vos œufs refroidissent !...

GAETAN.

Laisse-les refroidir !

ROBERT.

Ah ! M. de Torigny a été habile. Aimant Christiane ou plutôt aimant sa dot, il a trouvé un bon moyen d'évincer un rival, qui avait toutes les chances ! Ah ! je lui ai donné beau jeu... et il a dû bien se servir des cartes que je lui ai livrées...

PAULA.

Robert...

ROBERT.

Oh ! à présent, c'est fini... c'est bien fini ! Christiane est perdue pour moi et je ne la reverrai jamais !
(On entend le timbre.)

GAETAN, *à part.*

Ah ! si c'était !...

FRANÇOIS, *qui vient de paraître, à Gaëtan, bas.*

Monsieur, c'est mademoiselle Christiane, je l'ai bien reconnue, malgré son voile... Mademoiselle Hélène l'accompagne.

GAËTAN, *bas à Jeannette.*

Va au-devant d'elles, bien vite !

JEANNETTE

Mais vos œufs ?

GAËTAN.

Rends-les aux poules ! *(Jeannette sort en emportant le plateau.)*

ROBERT.

On doit pousser la cruauté jusqu'à lui défendre de prononcer mon nom, et je dois à jamais vivre dans l'ombre, éloigné d'elle et sans espoir de la revoir jamais !

JEANNETTE, *reparaissant au fond.*

Entrez, mademoiselle. *(Hélène paraît suivie de Christiane.)*

SCÈNE V

GAËTAN, PAULA, ROBERT, CHRISTIANE,
HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *venant à Robert avec précaution.*

Monsieur Robert !...

ROBERT, *stupéfait.*

Mademoiselle Hélène !...

HÉLÈNE.

Je ne suis pas seule... regardez !... *(Elle montre Christiane tremblante.)*

CHRISTIANE, *s'élançant vers lui.*

Robert... Robert...

ROBERT, *qui s'est levé.*

Est-ce bien vous ? suis-je encore dans le délire ?... mais

non... ce sont bien vos mains que je presse dans les miennes... c'est bien vous que je vois!...

HÉLÈNE.

Pardonnez-lui de n'être pas venue plus tôt; mais plus que jamais, elle était retenue prisonnière, et elle n'a su que tout dernièrement le duel qui avait eu lieu entre vous et M. de Torigny !

CHRISTIANE.

Oui, vous avez été blessé, vous avez failli mourir peut-être, et je ne savais rien...

ROBERT.

Enfin, quelles insinuations perfides M. de Torigny avait-il donc mises en œuvre contre moi ?

CHRISTIANE.

Je ne sais, mon ami!... Après la déclaration que je fis de mon amour et de mon choix, il voulut me persuader que c'était ma dot seule que vous recherchiez, et que vous en aimiez une autre!...

HÉLÈNE, avec un éclat comique.

Oui! il a osé dire ça ! Ah! si l'on m'avait écoutée!... on devrait toujours m'écouter!...

ROBERT.

Oui, j'en aimais une autre... (*Attirant Paula vers lui.*) Et c'était ma mère !

CHRISTIANE.

Madame... pardonnez-moi d'avoir involontairement apporté la douleur chez vous...

PAULA.

Mon fils vous aime trop, mademoiselle, pour que je puisse vous en vouloir !

CHRISTIANE.

Ah! merci!...

ROBERT.

Mais regardez-moi donc... Alors c'est bien vous, c'est bien vous qui êtes là, qui me souriez!...

HÉLÈNE.

Mais oui, c'est elle !... Ah !... vous ne rêvez pas !

ROBERT.

On vous a permis de venir... Il n'y a donc rien de changé ?

CHRISTIANE.

Rien ! rien !...

ROBERT.

Votre grand-père sait pourtant que ma mère est une comédienne.

CHRISTIANE.

Il le sait !...

ROBERT.

Et malgré cela, il permet que je sois votre époux ?...

CHRISTIANE, *embarrassée.*

Robert...

PAULA, *qui passe du côté de Christiane, bas.*

Laissez-le dans son erreur, mademoiselle !

HÉLÈNE, *à part.*

Oh ! oui ! ça vaudra mieux !...

ROBERT.

Alors, cette situation fausse et menteuse va cesser !... Et je puis librement, en plein jour, en plein soleil, réunir dans les miennes les mains d'une fiancée que j'adore et d'une mère que je vénère ! *(Il prend les mains de Paula et de Christiane. — Christiane se détourne pour cacher ses larmes.)* Mère, dis donc... elle pleure ?...

HÉLÈNE, *vivement.*

C'est l'émotion !... M. Robert !... *(Elle passe du côté de Christiane, à gauche.)*

PAULA.

Oui !... oui !...

ROBERT.

Christiane, voyons, Christiane. Ce que je viens de dire est bien vrai ?...

HÉLÈNE.

Si c'est vrai !...

CHRISTIANE.

Oui ! oui ! mon ami !...

HÉLÈNE.

C'est affreux de lui mentir comme ça !... (*Jeannette entre à ce moment et vient dire tout bas quelques mots à Paula et à Gaëtan, à droite.*)

PAULA, à mi-voix.

Qui ? lui ? Et il insiste pour entrer !...

JEANNETTE.

Oui, madame...

PAULA, bas à Gaëtan.

Emmenez-le, mon ami, emmenez-le bien vite !

GAËTAN, venant à Robert, qui tient les mains de Christiane, debout devant lui)

Voyons, Robert, mon enfant... il faut être prudent... la moindre fatigue peut renouveler ou accélérer la fièvre...

ROBERT.

Alors, il faut la quitter déjà ?...

PAULA.

Oui, mon ami, sois raisonnable !

ROBERT à Christiane.

Sont-ils cruels, hein ?... Ils nous séparent sans pitié ; mais je vous reverrai... Promettez-moi que je vous reverrai !...

CHRISTIANE.

Oui !... M. Robert, oui !... (*Il sort à droite, presque entraîné par Gaëtan.*)

SCÈNE VI

HELÈNE, CHRISTIANE, PAULA, puis JEANNETTE,
LE MARQUIS et DUROSIER.

PAULA, à Christiane.

Mademoiselle, M. le marquis de Préaulin, votre grand-père, est ici...

CHRISTIANE.

Mon grand-père !...

HÉLÈNE.

Nous sommes gentilles ! (*Jeannette paraît à ce moment et introduit le marquis , précédant Durosier.*)

LE MARQUIS, à Paula.

Pardonnez-moi, madame, de me présenter ainsi chez vous... mais il m'importait de m'assurer si ma petite-fille était ici ! (*Sortie de Jeannette.*)

SCÈNE VII

PAULA, LE MARQUIS, CHRISTIANE, HÉLÈNE
et DUROSIER.

LE MARQUIS, à Christiane.

Tu choisis mal tes complices, mon enfant. Ne te trouvant pas, je n'ai eu qu'à faire la grosse voix en interrogeant madame Angèle, et elle m'a appris bien vite où tu étais.

HÉLÈNE, avec importance.

Je l'accompagnais, M. le marquis, et j'avais prévenu mon père.

DUROSIER.

Ça, c'est vrai, j'ai été prévenu... (*Un regard du marquis le fait taire.*)

PAULA.

Je me permettrai de vous faire remarquer, monsieur, que mademoiselle de Préaulin est ici dans une maison honorable.

LE MARQUIS.

Je n'ai jamais eu, madame, l'intention d'attaquer cette honorabilité ; mais ma petite-fille connaît mes idées. Elle sait et ne discute pas le respect qu'elle me doit, et avant de faire une pareille démarche, elle eût dû, tout au moins, me demander conseil.

HÉLÈNE.

Mais, M. le marquis, si elle vous avait demandé conseil, vous l'auriez empêchée de venir.

DUROSIER.

Hélène a raison. Si on vous avait... (*Même jeu que plus haut.*)

LE MARQUIS, à Paula.

Je ne viens pas ici, madame, avec la pensée de vous faire offense. Je viens simplement chercher ma petite-fille

PAULA.

Un moment, monsieur, et, de grâce, écoutez-moi. Vous ne réfléchissez pas assez, M. le marquis, et vos scrupules vous font oublier le mal qu'ils peuvent faire. Mon fils et votre petite-fille s'aiment tendrement. Si Robert voit ce bonheur, espéré un instant, lui échapper, il en mourra. Quant à mademoiselle Christiane, je la connais, je l'ai appréciée et je suis sûre que, séparée de Robert, elle n'appartiendra jamais à un autre.

CHRISTIANE.

Oh ! jamais ! J'ai été fiancée à Robert, je resterai telle !

HÉLÈNE.

Bien, Christiane !...

DUROSIER, émerveillé.

Quel caractère !...

LE MARQUIS, à lui-même, après avoir regardé tout le monde avec défiance.

Ah ça ! suis-je tombé dans un piège ?

PAULA.

Monsieur le marquis, répondez-moi : Pouvez-vous faire le désespoir de l'une, et peut-être tuer l'autre ?

LE MARQUIS.

Madame, ce sont là de bien grands mots. L'habitude de jouer des rôles tragiques...

PAULA.

Monsieur !...

LE MARQUIS.

Je hais le théâtre, madame. C'est une aversion plus forte que moi-même, que je voudrais combattre, mais que je sens invincible !... Mon Dieu !... en vous écoutant parler, je voudrais l'oublier... mais je pense à mon fils... affolé par le théâtre, désespéré par une actrice... Tenez, il y a du sang entre nous deux !..

CHRISTIANE, *avec effroi.*

Mon Dieu !

HÉLÈNE, *à part.*

C'était là le secret !...

PAULA.

Si je ne me trompe, vous ne faites entre ces femmes et moi aucune différence. Celle qui a tué votre fils n'était pas une comédienne, monsieur ! C'était une de ces filles en quête de réclames, qui apportent sur nos scènes leurs diamants empruntés ! Mais il en est d'autres qui ne travaillent qu'en vue de l'art. Toute leur vie, on les estime, et, si quelque jour la maladie vient s'asseoir à leur chevet, il n'est pas un écrivain qui ne leur donne un regret et une larme !. Si elles échappent au danger, si elles reparaissent sur la scène, oh ! alors, pour elles, quelle moisson de fleurs et de bravos ! Celles-là, monsieur, ne sont pas seulement des actrices, ce sont aussi des honnêtes femmes !...

LE MARQUIS.

Madame, je ne change jamais d'opinion.

DUROSIER.

Vous n'êtes pas de votre siècle, alors !...

LE MARQUIS, *avec impatience.*

Viens, Christiane, ce que j'ai dit est dit. (*Il fait un mouvement vers le fond.*)

PAULA.

Alors, mon fils ne la reverra pas ?

LE MARQUIS.

Non !... non !...

PAULA.

L'union projetée est bien décidément impossible ?

LE MARQUIS.

Il n'y faut plus songer.

CHRISTIANE.

Ah ! vous me brisez le cœur ! *(Elle éclate en sanglots.)*

PAULA.

Et le seul obstacle au bonheur de ces deux enfants, c'est moi !... Vous pouvez me répondre, monsieur ! *(Le marquis fait un signe affirmatif.)* C'est moi !... *(Avec résolution.)* Eh bien ! brisons l'obstacle !

CHRISTIANE, faisant un pas vers elle.

Que dites-vous ?

PAULA.

Puisque c'est moi seule qui empêche votre bonheur, le bonheur de mon fils ; puisque votre grand-père ne veut pas renoncer à ses préjugés, c'est bien... je me sacrifie. Eh ! mon Dieu ! je suis mère... je dois me résigner... je dois pleurer... Mon seul bonheur est de le voir et de le sentir près de moi. Eh bien ! je ne le verrai plus et je vivrai toute seule.

LE MARQUIS.

Expliquez-vous.

PAULA, très émue.

Monsieur, écoutez... J'adore le théâtre... je ne le cache pas... c'est un culte pour moi... Eh bien ! puisque vous ne voulez pas qu'une comédienne entre dans votre maison, je disparaîtrai de toutes les façons. Je quitterai le théâtre. On ne verra plus mon nom sur les affiches, et vous n'aurez pas à redouter que des amis s'imaginent que la comédienne Paula est de votre famille... Robert cachera qu'il a une mère... actrice... Je serai morte pour tous... De temps en temps, Robert viendra me voir... ou bien il ne viendra pas... comme vous voudrez. Voyons, monsieur, je vous sacrifie tout. Mon amour, mon art, tout mon es-

poir... Est-ce assez, et la vie de mon enfant vaut-elle l'un plus grand prix ? (*Elle tombe assise à droite.*)

CHRISTIANE, à elle-même.

Oh !

HÉLÈNE.

Pauvre femme !

DUROSIER, à part, pleurant.

C'est un caractère aussi !

LE MARQUIS, après un temps.

S'il en était ainsi, je pourrais consentir.

CHRISTIANE, à part, avec amertume.

Il accepte !

PAULA reste un moment étourdie, et tout à coup,
comme prise de fièvre :

Eh bien, monsieur, terminons tout de suite. (*Courant à un petit secrétaire et saisissant une plume.*) Je prévien
à l'instant mon directeur... Je paie le dédit. (*Elle écrit.*)
Un de mes amis, M. de Sambreuil, se chargera de tout
régulariser. Ce soir même, oui, ce soir, je veux avoir
quitté Paris !

CHRISTIANE.

Pourquoi ce soir ?

PAULA, avec un accent fébrile.

Ah ! ah ! il faut profiter de la fièvre qui m'agite... De
main, je n'aurais peut-être plus la force de faire tout cela !

LE MARQUIS.

Madame, vous avez ma parole.

PAULA.

Monsieur, vous permettrez à Robert de venir me voir,
n'est-ce pas ? C'est une véritable souffrance que je m'im
pose, allez !... Je n'y survivrai peut-être pas... Et déjà
mes forces m'abandonnent... Ah ! c'est horrible ! c'est
horrible ! (*Elle tombe en larmes, à gauche.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ROBERT, *suivi de GAETAN.*ROBERT, *paraissant.*

Qu'y a-t-il donc, et que se passe-t-il ici ?

- PAULA, *se levant vivement.*

Rien, rien, mon ami !

ROBERT.

Le marquis !... Tes yeux sont pleins de larmes... Que signifie ? (*Paula hésite à répondre.*)CHRISTIANE, *s'avançant.*

Cela signifie, Robert, que votre mère veut s'imposer un sacrifice qui la tuera... Elle renonce à vous, elle disparaît, pour que mon aïeul consente à nous unir !

ROBERT.

Toi ! toi, ma mère ! (*Il la saisit dans ses bras.*)

CHRISTIANE.

Nous ne pouvons à ce prix accepter notre bonheur !

LE MARQUIS.

Christiane... Christiane !

CHRISTIANE.

Mon père, vos convictions vous défendent de m'unir au fils bien innocent d'une femme innocente. Je me résigne, je souffre et je pleure, mais je respecte votre volonté ! Si les rôles étaient changés, je ne vous abandonnerais pas, moi ! Pourquoi donc agirait-il autrement ?

ROBERT.

Du fond du cœur, je vous remercie, Christiane, d'avoir parlé ainsi !

PAULA.

Ah ! Robert.. par pitié, ne refuse pas !

ROBERT.

Moi ! accepter ! Vous n'y pensez pas ! Quoi ! j'irais vous dire : « Tu as souffert par moi, tu as souffert pour moi... N'importe ! pour mon bonheur à venir, tu es devenue un obstacle... je ne te connais plus... va pleurer seule dans ta maison déserte... tu as été la meilleure des mères, je veux être le plus ingrat des fils ! » Allons donc ! Si j'obtenais Christiane au prix d'une telle lâcheté, elle serait humiliée d'être ma femme.

(*Le marquis réprime un mouvement de colère.*)

PAULA, à Robert.

Mon fils ! mon fils adoré !

LE MARQUIS, à Christiane.

Alors... tu renonces à lui ?...

CHRISTIANE.

Oui ! si vous ne voulez pas être moins inexorable ! Ouvrez votre maison à cette honnête femme, mon père, qu'elle soit de la famille et qu'elle ait le droit de s'appuyer sur le bras de son fils !

LE MARQUIS, après une hésitation.

Non ! c'est impossible !

GAETAN.

Impossible ! Ah ! pardieu ! je demande la parole, à la fin !

LE MARQUIS.

Monsieur...

GAETAN.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de monsieur le marquis de Préaulin... Souffrez que je me présente ! Gaëtan de Sambreuil, descendant d'une des plus vieilles familles de France, présentement grand premier rôle en province !

LE MARQUIS.

Vous êtes comédien, monsieur !

GAETAN.

Cela vous contrarie, monsieur le marquis ! Patience !

Ce pauvre et cher théâtre que vous haïssez si fort et que nous aimons tant, nous, qu'il n'en soit plus parlé ! Il n'y a plus céans ni comédien ni comédienne !

PAULA.

Que voulez-vous dire ?

GAETAN.

Ma chère Paula, l'heure est venue des grands sacrifices !... Pour leur bonheur à eux... (*Il lui prend la main et d'un ton de prière.*) pour mon bonheur à moi... consentez à accepter mon nom !

PAULA.

Votre nom !

GAETAN.

M. de Préaulin ne donnera plus sa fille au fils d'une comédienne ; il l'unira au fils de la comtesse de Sambreuil...

PAULA.

Mon ami !... (*Elle lui tend la main.*)

GAETAN, *au marquis.*

Hésitez-vous encore ?... Pardieu, les Sambreuil, que je pense, sont d'aussi haute lignée que les Préaulin !... Et si l'un des vôtres fut fait prisonnier à Pavie, deux des miens moururent à Marignan !... (*A part.*) Est-ce bien à Marignan ?... Je n'en sais rien ! Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont morts !

CHRISTIANE, *au marquis, suppliante.*

Grand-père !

HÉLÈNE ET DUROSIER.

Monsieur le marquis !

LE MARQUIS.

Monsieur Robert, voici votre fiancée !

HÉLÈNE.

Ah ! c'est bien, cela, monsieur le marquis ; il faut que je vous embrasse ! (*Elle lui saute au cou et l'embrasse bruyamment sur les deux joues.*)

DUROSIER, *bas à Gaëtan.*

Alors, vraiment, vous renoncez au théâtre ?

GAETAN, *bas à Durosier.*

Jamais de la vie ! Aussitôt après le mariage, je débute à Paris... dans une pièce de vous !

FIN .

68811

